

# Journal de Gérard Leclerc

8 mai – 8 juillet 2002

8 mai

Impossible de résumer en quelques traits la réflexion que suscite le grand remue-ménage des élections présidentielles. La montée en puissance des extrêmes, aussi bien à droite qu'à gauche, est caractéristique d'un malaise et d'une contestation qui déstabilisent la droite chiraquienne et la gauche jospinienne. C'est cette dernière qui se trouve la plus affectée, à cause de l'élimination du Premier ministre au premier tour de la compétition. Heureusement pour elle, la poussée lepéniste lui permet de faire oublier sa déconvenue au moyen d'une mobilisation antifasciste à tout casser. Mais – il faut bien le dire – tout cela est assez mensonger. Il n'y a pas de menace fasciste. Pour peu que Le Pen s'identifie à une forme d'extrémisme, il est par avance exclu du pouvoir. Il n'avait aucune chance de le porter contre Chirac. Et c'est une assez jolie manipulation que d'avoir donné à croire que la liberté et la démocratie se trouvaient en péril. Le plus drôle c'est que beaucoup ont joué à se faire peur et ont transmis une étrange névrose à toute une partie de la population et de la jeunesse, comme si le totalitarisme était à nos portes.

A certains moments, c'était hallucinant. Le brave Henri Salvador confiait sa peur de revivre les affres de l'Occupation. J'ai entendu sur France Inter toute une émission qui sollicitait des témoignages sur la déportation, la persécution des juifs, comme si nous étions menacés dans les jours à venir du même type de tragédie. C'est pourquoi je me suis demandé un moment si cette agitation n'allait pas dégonfler l'électorat du Front national. Tout de même, se faire accuser pendant 15 jours des pires forfaits, la rafle des enfants d'Yzieu, les camps, la haine raciale, l'état policier, c'était beaucoup, pour le moins intimidant. D'une certaine façon, la stabilisation de cet électorat au second tour m'a surpris. Les électeurs lepénistes sont restés impavides sous l'orage qui tenait parfois de la tornade. A croire qu'ils en ont été fortifiés et que l'énormité des accusations a achevé de les persuader de l'inanité du procès qu'on fait à Le Pen.

Par ailleurs il faudrait rappeler avec un peu plus de sérieux ce qu'est le phénomène fasciste qui ne s'identifie pas complètement avec le phénomène nazi. Il suppose l'existence d'un parti très structuré apte à s'emparer de tous les rouages de l'Etat et de la société. Nous en sommes loin avec le Front national dont l'encadrement est très faible, parfois inexistant jusque dans des villes ou des régions où le vote pour Le Pen a été important.

Je me suis presque emporté sur le plateau de KTO pour dénoncer cette névrose et surtout faire part de mon indignation de ce que la dénonciation d'un "fascisme imaginaire" cache complètement le sens des résultats de la consultation. Dévidance les électeurs ont envoyé un certain nombre de messages qu'il faudra déchiffrer au plus vite. Le gouvernement Raffarin qui s'est constitué hier, et dont la composition n'est ni sans intérêt ni sans nouveauté, confirmera sa légitimité et sa survie à répondre à ces messages. Le test des législatives, qui est complètement énigmatique à mes yeux, va nous renseigner très vite.

Le Monde a fait un bel effort, me dit-on, pour dépasser certaines polémiques qu'il avait alimentées et pour donner une information équilibrée sur la campagne. Mais il s'est laissé prendre au piège, en héroïsant la réaction anti-Le Pen des lycéens dans la rue. Cela lui a valu une remarque bien ajustée de Finkielkraut sur le travers qui consiste à disputer à Libération le label de journal des lycéens.

10 mai

Le Monde (suite). Ce journal que je lis depuis l'âge de 18 ans m'a toujours été indispensable, en dépit ou à cause de mes désaccords avec sa ligne. Je n'ai jamais confié à Jean-Marie Domenach que, pour lui, il y avait une rupture entre le journal de Beuve-Méry et ce qu'il était devenu. J'aurais énormément à dire sur l'orientation de l'équipe Colombani-Plenel. Serait-il injuste de parler d'hypermodernisme terrorisant ? Dans son excellent livre (Les Maîtres censeurs, chez Jean-Claude Lattès) Elisabeth Levy fournit un dossier nourri sur la question. Pour ma part, c'est sur l'étrange anamnèse que ce journal nous impose sur notre passé historique que je me

concentrerai. Il s'agit de nous donner mauvaise conscience, au point de créer une sorte de déni d'héritage. Les maîtres censeurs sont doués d'une sorte d'impeccabilité native qui leur permet de faire la leçon à tout le monde. Quand Edwy Plenel s'avise d'examiner son passé de militant trotskiste, c'est encore pour mieux se jucher sur le piédestal d'où il fulmine ses condamnations et ses interdictions. L'autre soir, à l'émission de Franz-Olivier Giesbert, il paraissait quand même mal à l'aise et protestait de son esprit ébrié.

Un petit article paru en dernière page du numéro daté des 5-6 mai a attiré mon attention par sa façon dont il reprend cette question de la mémoire nationale, en lançant des condamnations sans appel à partir d'une lecture singulière de l'histoire. Pourtant, a priori, je devrais être d'accord avec le fond de l'article. A partir du destin affreux de cette jeune femme sud-africaine, Saartje Baartman dont la France vient de remettre la dépouille mortelle à son pays d'origine, Alain Lompech entend déduire la condamnation de Le Pen et de Mégret. Que l'on compatisse aux souffrances insensées que l'on a infligées à Saartje et que l'on condamne sans faiblesse le déni d'humanité dont elle a été l'objet, j'approuve complètement et je me félicite que l'on reconnaisse les fautes dont elle a été la victime ainsi que l'inconscience criminelle qui l'a transformée en bête de foire et en sujet de dérision. Je m'interroge, en revanche, sur les conséquences que l'on en tire et l'actualisation que l'on opère dans notre conjoncture électorale.

Etablir une relation directe entre celle que l'on appelait par dérision la Vénus hottentote et le racisme de Le Pen et de Mégret me paraît participer d'un simplisme outrancier et d'une dialectique désastreuse. Celle qui procède toujours par grossissement, démesure, avec le passage à la limite – la nazification. On stigmatise, on diabolise, mais on ne résout rien, on n'explique rien. On réduit l'interlocuteur à l'état de bête immonde, hors humanité, hors raison. Dieu sait pourtant que je n'ai aucune indulgence pour les débordements verbaux de Le Pen, que je n'ai jamais avalé l'affaire du "détail", dont il n'a jamais voulu se repentir. Mais cela ne m'autorise pas à le nazifier, lui et ses électeurs, mis dans le même sac.

Il existe autour du chef du Front national toute une frange de personnages qui n'ont pas digéré d'avoir fait le mauvais choix pendant la seconde guerre mondiale et qui se débattent dans des justifications insensées. Je répugne même en ce cas à ranger les "oldats perdus" et "émigrés de l'intérieur" du côté des pourvoyeurs de chambres à gaz. Pour ce qui est des "révisionnistes" il n'y a aucune indulgence à avoir pour leurs mensonges et leurs montages dont il s'agit de démontrer l'absurdité à ceux qui s'y laissent prendre, mais il ne faut pas gonfler le phénomène qui touche quelques centaines de "déjà nés". L'erreur fondamentale consiste à identifier le "fait Front national" à une résurgence du racisme nazi, de la collaboration ou même d'une extrême droite d'avant-guerre, ou encore d'une idéologie française, porteuse d'un péché d'origine.

Même s'il peut exister certaines relations, certains chassés-croisés, le problème n'est pas là. Il réside dans la réaction furieuse, protestataire, de gens qui ont le sentiment d'être dépossédés, fragilisés, délégitimés dans leur identité. Peut-être ont-ils tort, peut-être choisissent-ils une mauvaise réponse. Encore faudrait-il les en persuader plutôt que de les désigner à une vindicte générale qui les humilie et les renforce dans leur détermination.

Mon plus grand sujet d'étonnement, le soir du second tour ? Ce n'est pas que Chirac ait obtenu ses 82 %. C'est que Le Pen soit resté campé sur ses 18%, preuve que quinze jours de mobilisation antifasciste n'ont pas réussi à leur montrer qu'ils se trompaient.

Mais j'en termine avec l'article du Monde qui entend notamment démontrer que le racisme du Front national puise ses références dans une certaine ethnologie française du début du XXe siècle, celle qui inspira les théoriciens du nazisme. Ce genre de raccourcis pêche par omissions et par approximations. Quitte à dénoncer les origines scientistes du racisme, pourquoi ne pas remonter jusqu'aux Lumières où se constitue précisément une anthropologie fondée sur des problématisations purement biologiques et un rationalisme antireligieux. Il suffit d'avoir lu Léon Poliakov pour s'en convaincre. Mais plus avant, il est périlleux de donner à croire que la tradition républicaine française serait indemne de toute anthropologie raciale. Le scientisme positiviste de certains de ses fondateurs se traduit par un mépris prononcé des autres races au nom de la supériorité de la race blanche. Il faudra attendre fort longtemps pour que les "valeurs républicaines" s'identifient pleinement à l'universalisme des droits de l'homme. On est étonné aujourd'hui de relire les propos d'il y a un siècle ou un demi-siècle de célébrités reconnues comme de parfaits humanistes et qui n'ont rien à envier à ce qui nous paraît le plus insupportable dans le langage xénophobe que nous récusons fort justement.

Pierre-André Taguieff avec lequel j'ai eu une conversation là-dessus partage mon sentiment sur tout cela. Comme chercheur, il a longuement étudié tous ses problèmes et il est effaré par la simplification et la manipulation idéologique qui brouillent tout au profit de formations

extrémistes ou de responsables politiques et publicistes qui préfèrent jouer des fantasmes plutôt que s'attaquer aux problèmes de fond.

Long débat avec un religieux aujourd'hui, organisé par des étudiants de l'école de journalisme. Sujet : les dossiers brûlants de l'Église et donc la substance de mon dernier livre. J'en sors un peu sonné. Non que mon interlocuteur m'ait mis KO, mais parce que je prends conscience que pour toute une part du monde ecclésial, qui demeure puissante, Jean-Paul II est un objet de contestation continue, que son pontificat est considéré comme un épisode désastreux, régressif, anti-civilisé. Les évêques, souvent très mal choisis, seraient "aux ordres", incapables de se saisir des questions à venir. Là, j'ai été obligé de me mettre presque en colère. Les évêques que je côtoie ne sont pas du tout muets. Je les trouve, au contraire, très avertis de nos problèmes, très lucides et beaucoup plus libres dans leurs jugements que beaucoup de soi-disant personnages avant-gardistes qui sont à la remorque de la dernière mode intellectuelle et ne font que reproduire le conformisme ambiant.

Je m'interroge sur le projet d'Église qui ressort de la critique acérée que me fait mon interlocuteur de la situation actuelle. J'ai l'impression de quelque chose de tout à fait chimérique et à vrai dire désastreux. C'est assez caractéristique d'une mentalité qui considère que l'Église a échoué et qu'il faudrait la refonder autrement. Je me suis débattu pied à pied pour signifier un désaccord fondamental. Au total, je ne suis pas mécontent. Si nos étudiants, journalistes en herbe, parviennent à donner forme assimilable à cette disputatio, on verra peut-être que ce qui passe pour évidence dans certains cercles n'est pas si avant-gardiste que cela. C'est Bernanos qui, après-guerre, parlait d'extrême arrière-garde à propos de progressisme alors en plein essor. L'avenir lui a donné amplement raison.

12 mai

Dans Pourquoi veut-on tuer l'Église, j'ai traité durement Robert Solé pour un article paru au moment de l'affaire Gaillot. Aujourd'hui encore, je ne changerai pas un mot de ma réplique, même si ma colère s'est estompée. Je regarde Robert Solé interrogé sur Présence protestante et suis sensible à sa démarche intellectuelle, sa probité, sa non-démagogie. Sa façon de revendiquer clairement son identité française, tout en faisant retour à ses origines égyptiennes, me touche. Lorsqu'il est interrogé de façon plus précise à partir d'un certain nombre de mots-clés, j'ai une vraie envie d'intervenir dans la conversation, surtout lorsqu'il est question du doute.

Certains se font une fierté de douter. C'est le premier et le dernier mot de leur philosophie. Je ne les suis pas du tout sur ce terrain. J'admets que le doute s'inscrit dans une sorte d'hygiène de la pensée et qu'il correspond à l'indispensable moment critique. Mais s'enfermer dans le doute, c'est précisément ne pas pouvoir en sortir, en renonçant à l'exercice de la pensée.

Lorsque douter, c'est être sceptique au point de ne plus pouvoir rien affirmer, la contradiction apparaît et l'on retrouve toutes les apories du scepticisme. Si le doute ne s'appuie pas sur un terrain solide pour procéder à des vérifications, son exercice en est paralysé.

Jean Guilton aimait retourner le doute contre le scepticisme, au point de construire à partir de lui une philosophie de la certitude. C'est ce que montre le dernier livre d'Henri Hude (Entretiens posthumes avec Jean Guilton), éd. Presse de la Renaissance). Mais il me semble aussi que le doute peut devenir un frein pour la pensée, parfois une machine destinée carrément à empêcher de penser. Heureusement qu'Aristote et Platon n'ont pas été paralysés par la peur du doute, que rien n'est venu les dissuader dans leur superbe élan. L'étonnement devant l'être, l'admiration est au principe de toute véritable aventure philosophique. Et que dire de la théologie ? Pour rédiger son de Trinitate il fallait à Augustin toute l'aide de la foi et la munificence de toutes les ressources de la pensée. Ce n'est pas par hasard que le doute est opposé à la foi. "Homme de peu de foi", cela sonne comme un reproche dans la bouche du Christ.

Il n'en reste pas moins vrai que le discernement passe par la critique et que le théologien lui-même n'est pas exempt d'un ascétisme intellectuel sans lequel il déraillerait.

Le doute n'est pas toujours la valeur la mieux partagée en période de scepticisme métaphysique. Que de pseudo-certitudes et de pseudo-valeurs règnent, indiscutées ! Léon Bloy dans son "exégèse des lieux communs" s'était livré à un joyeux et féroce exercice de démolition à l'égard du conformisme ambiant. Jacques Ellul avait poursuivi le travail pour son époque. C'est chez un Philippe Muray que je retrouve aujourd'hui le genre d'impertinence nécessaire pour s'attaquer aux idoles consacrées, idées toutes faites, modes envahissantes.

Tout l'univers prostitutionnel auquel s'en prenait Péguy, cet autre contempteur de toutes les modernités satisfaites.

15 mai

Lundi soir, 13 mai, le groupe Sénevé m'avait demandé une conférence sur Fatima, Jean-Paul II et Marie. Obligation d'être replongée au XXe siècle, pour en saisir la trame secrète. Pourtant, de ce point de vue, je ne suis guère disciple de Bloy, et j'ai vu que je n'ai jamais participé de cette sensibilité fatimiste, un peu exaltée, où le prophétisme a des accents politico-eschatologiques. Je suis bien obligé de rendre compte d'une sorte de cohérence profonde, où la prophétie est en rapport direct avec la géostratégie. Fatima, en un certain sens, c'était bien une des clés de l'histoire. 1917, fin de la seconde guerre mondiale. Révolution bolchevique en Russie. Trois ans plus tard, naît un petit Polonais, dont le christianisme est forcément de sensibilité très mariale. Le jeune homme qui médite Grignon de Montfort pendant la pause à l'usine de Solvay, à Cracovie, est le même qui prendra *Totus tuus* comme devise pontificale. Il établit ainsi un lien mystérieux entre le secret le plus intime de Karol Wojtyła et le secret confié aux petits voyants de Fatima. L'histoire en sera marquée d'une façon qui échappe aux politiques et aux stratèges. Mais quand même ! Je suis saisi rétrospectivement par les souvenirs : Jean-Paul II sur la place de la victoire à Varsovie en 1979, clamant : "Nul ne peut exclure le Christ de l'histoire de l'homme, en quelque partie du globe ! Exclure le Christ de l'histoire de l'homme est un acte contre l'homme ! (...)" Aujourd'hui, sur cette place de la Victoire, dans la capitale de la Pologne, je demande avec vous tous, que le Christ ne cesse d'être un livre toujours ouvert sur l'homme, avec sa dignité, sur ses droits ! Un livre ouvert sur la vie, pour demain, pour notre avenir à nous Polonais ! Les sceptiques diront tout ce qu'ils voudront. Pour moi, alors l'histoire bascule. L'attente du 13 mai 1981 veut viser l'acteur providentiel, mais la Providence intervient comme, selon Bossuet, il lui arrive de le faire, à un degré infinitésimal. Cela avait été prédit à François, Jacinthe et Lucie.

Je tiens pour cet exposé à revenir à la théologie mariale, telle que Vatican II nous l'a réapprise ; c'est-à-dire dans la symphonie totale de l'histoire du salut. A cette fin, Newman est le meilleur guide possible. J'avais lu les jours précédents sa Lettre à Pusey rééditée par Ad Solem. C'est une mise au point extrêmement utile et que l'on peut rappeler lorsque nos frères protestants s'empâtent de notre effervescence mariale. Dans la même ligne newmanienne, j'ai rappelé le livre de Jean Guittou sur La Vierge Marie qui constitue une excellente mise en situation du culte marial en rapport avec le développement organique du dogme.

Cette question de la théologie mariale et des dévotions populaires à Marie – à ce propos Frossard parlait des "confettis de la piété" – me renvoie aux pages toujours brûlantes de George Steiner, lorsqu'il aborde les rapports du christianisme et du judaïsme. Dans le recueil d'articles que vient de publier Bayard (*De la Bible à Kafka*) je retrouve le même souci, exprimé avec passion, bien qu'il lui arrive de modifier radicalement le contenu de sa thématique d'interpellation des chrétiens. Je reprends au vol cette contestation dans ce qu'elle a de plus violent : "La construction trinitaire, la suspension de la Loi au nom de la surabondance de l'amour, l'élaboration par le christianisme et ses Eglises de scénarios explicites, de compensation céleste sont autant d'efforts spécifiques pour paganiser l'héritage monothéiste judaïque sous-jacent. Ce sont autant de tactiques d'atténuation et de dissipation destinées à rendre supportable le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qu'un Pascal continue d'invoquer avec une certaine appréhension de sa terreur originelle et authentique. L'hybride gnostique et hellénistique avec le judaïsme que constitue le christianisme, le panthéon de ses saints, ses reliques tangibles, les indulgences, les absolutions données dans le confessionnal et le paradis éclairé au néon sont apparus comme des articles commercialisables de choix..." Il faudrait tout citer de ce morceau de polémique qui ne manque pas de souffle. Newman, s'il était parmi nous, y répondrait comme il a répondu à son ami Pusey accusant le catholicisme de déviations dévotionnelles, à la limite de l'idolâtrie et du paganisme. Pusey n'a pu répliquer aux arguments de son vieil ami d'Oxford, inflexible dans sa douceur : non il n'était pas vrai que le catholicisme aboutisse à l'hérésie ; c'était lui, au contraire, qui avec le plus de solidité, avait transmis inentamé le dépôt de la foi, non sans expliciter organiquement son contenu à travers l'histoire. Certes, une réponse newmanienne à George Steiner réclamerait un travail de plus grande ampleur que la lettre à l'Anglais Pusey. Mais d'une certaine façon, ce travail est déjà accompli si l'on se réfère à l'ensemble de l'œuvre du cardinal. L'essentiel se concentrerait sur la Trinité... Pour ma part, j'aurais envie de répondre à partir du seul exemple de Pascal, invoqué par

Steiner. Tout d'abord, n'est-il pas téméraire à vouloir associer ce qu'il y a de crainte et de tremblement dans le jansénisme à l'orthodoxie de l'Ancien Testament ? Mais l'essentiel repose dans la foi trinitaire de l'auteur de l'apologétique, qui ne voit aucune construction hellénistico-agnostique dans les formules dogmatiques et y reconnaît au contraire, comme Augustin, le même Dieu du buisson ardent révélé à Moïse.

La publication dans Le Monde des bonnes feuilles du livre de notre nouveau ministre des Affaires étrangères Dominique de Villepin (Le Cri de la gargouille, Albin Michel) me surprend et me touche. Voilà longtemps qu'il n'y avait pas un tel accent littéraire en politique. Depuis Malraux, peut-être. Cela nous change des rhétoriques technocratiques. Chateaubriand au Quai d'Orsay ne serait pas ridicule ? Il s'agit de lire cela de plus près, avec le secret espoir que "l'exception française" puisse s'exprimer dans un style, dans une langue !

22 mai

Hier soir, conférence à l'espace Georges Bernanos, accueilli toujours aussi fraternellement par Olivier Moulin-Roussel. J'expose quelques-uns de mes dossiers brûlants de l'Eglise, après avoir insisté sur l'héritage considérable de Jean-Paul II. A la fin, parmi les questions, l'affaire des prêtres pédophiles qui secoue les Etats-Unis. Un interlocuteur me demande à ce propos si la volonté de maintenir la chasteté consacrée n'est pas à l'origine de tout, avec le trouble entretenu autour de la sexualité. Comme si nous ne vivions pas une époque où l'hypersexualisation se charge d'entretenir toutes les névroses et les pathologies. Je reviens sur la signification de cette chasteté et le rôle libérateur et clarificateur qu'elle a eu, en déterminant notamment une herméneutique du corps. On ne peut pas faire n'importe quoi de son corps. On n'a pas le droit de jouer avec l'indétermination adolescente, a fortiori avec l'infamie désarmée. Nos amis américains ne sont-ils pas en train de recréer un climat maccarthyste à partir de faits qui ne sont certes pas anodins, mais qui sont une aubaine pour tous ceux qui n'avalent pas l'Eglise catholique et sa discipline ? Il y a beaucoup de naïveté à faire du mariage des prêtres la solution à tous les maux, à celui-là et à tous les autres. Mais cela dispense de trop réfléchir pour comprendre le sens profond des choses.

La lecture de la biographie de Mgr Maxime Charles par Samuel Pruvot m'a fait ressouvenir du cardinal Daniélou dont, d'une certaine façon, je porte toujours le deuil. Je ne me suis jamais consolé qu'il ne soit pas là avec sa superbe intelligence, sa facilité d'expression, sa fougue, sa facilité à débattre dans toutes les conditions possibles. J'ai beaucoup mieux connu le père de Lubac qui m'a énormément apporté. Mais Daniélou m'a marqué d'une autre façon. Je l'ai beaucoup lu. Je n'ai eu qu'un long entretien avec lui dans son bureau de la rue Notre-Dame-des-Champs. Sa cordialité et sa spontanéité m'ont permis de me sentir tout de suite à l'aise et d'engager une conversation d'une liberté absolue... J'ai gardé aussi le souvenir de ses obsèques à Notre-Dame. A la sortie, j'avais retrouvé Maurice Clavel et Pierre Boutang. Le premier ravi de retrouver ici tout un public jeune où il avait cru deviner pas mal de normaliens et de sévriennes. Le second, furieux de l'homélie du père Arrupe qu'il avait trouvée inconsistante et indigne de l'événement ! Il me semble bien que c'est à cette même sortie de Notre-Dame que j'ai rencontré pour la première fois le père Xavier Tilliette.

24 mai

Pierre Morachini a accroché sérieusement Libération dans sa revue de presse sur Radio Notre-Dame hier. Avec juste raison. C'est bien l'histoire de l'incendiaire qui appelle au secours les pompiers. Notre quotidien libéral-libertaire publiait un dossier alarmiste sur les effets désastreux de la pornographie sur les adolescents. Il nous est expliqué qu'il est de plus en plus difficile "de ne pas mettre en relation les succès du gang-bang et l'augmentation de gang raps, les viols collectifs commis par des bandes de jeunes adolescents". Une philosophe, Michèle Marzano nous explique que "la pornographie étant censée recréer la réalité et, de fait, impose une norme, beaucoup de jeunes consommateurs vont se forger une image du monde et des relations tels qu'ils sont exposés dans ces films". Ainsi se crée "une nouvelle normativité qui oblige presque à des actes sexuels sans désir". Antoine de Gaudemar qui signe l'éditorial parle "de la vatar tardif, et pas forcément le plus reluisant, d'une libération des mœurs chèrement acquise après 68". C'est un sacré aveu ! Mais cette fameuse révolution a-t-elle jamais été pensée dans toutes ses conséquences ? Evidemment, non. Faut-il attendre une autocritique

des responsables de Libé du style de celle que Serge July a bien été obligé de faire à propos de la pédophilie ? Il est vrai que l'exercice était bien timide et que s'il fallait reconsidérer toute la question de la sexualité et de l'humain, c'est une autre révolution intellectuelle qu'il faudrait mener. Et qui commencerait pas la critique impitoyable d'auteurs qui demeurent intouchables, style Deleuze et Guattari...

Aude de Kerros qui a lu *Le Bricolage religieux* m'a écrit pour m'exprimer son intérêt. "Vivant dans un milieu d'artistes, j'ai assisté depuis 20 ans à un retour du sacré. Il n'implique d'ailleurs pas toujours l'idée d'une conversion ou d'une foi, mais la recherche d'une source d'énergie pour les êtres qui sont souvent au pied du mur de la création". Elle m'adresse un livre (*Les échelles du ciel, aux éditions du Savoir perdu*) qu'elle a écrit pour apporter un éclairage à ce milieu en recherche "sous l'angle de la mystique des religions". Il ne s'agit pas dans son esprit de s'adresser à des chrétiens "mais à tous ces moines errants et en quête de spiritualité que je rencontre quotidiennement... Je m'imaginais qu'ainsi ils pourraient enfin apercevoir le christianisme qu'ils ont sous les yeux mais ne voient pas".

C'est une façon de voir la question que j'ai prouvée, en dépit de ma "colère" contre la dénaturation du sentiment religieux et de l'expérience mystique dénoncée dans mon petit libelle. Je lis avec intérêt Aude de Kerros qui suit le chemin que je n'ai pas pris dans mon opuscule trop bref pour cela : Celui de la mystique. Son mérite, me semble-t-il, en résumant l'expérience intérieure dans diverses traditions est de mettre en évidence l'exigence extrême que toutes requièrent et de signifier en même temps en quoi elles n'ont rien à voir avec le New Age. Je note qu'elle décrit avec précision ce qui éloigne de façon rédhibitoire "l'activisme mystique" avec ce qu'elle appelle "la démarche mystique traditionnelle". Je ferai, toutefois, des réserves sur le dernier mot. Il est vrai qu'elle s'adresse aussi à des non-chrétiens et à des personnes qui ne sont pas prêtes à entrer dans une spéculation théologique. Mais elle la sous-entend ou la prépare.

Le père Verlinde (cf. *L'expérience interdite* aux éditions Saint-Paul) procède sans doute, de façon plus abrupte, mais il est possible qu'Aude de Kerros ait préparé à la lecture de ses livres, par un premier discernement qui se doit d'être complété. Dans le même sens, je conseille vivement l'article d'Yves Floucat paru dans la revue Carmel sur "Mystique chrétienne et mystique de l'Inde". Cela me renvoie à Jacques Maritain et ses distinctions importantes et bien sûr au *Je veux voir Dieu* du père Marie-Eugène qui est le grand classique à conseiller à tous ceux qui veulent savoir quelque chose de la voie royale du Carmel. La propension actuelle à vouloir parcourir tous les chemins en même temps se paie d'une dévalorisation de la mystique chrétienne. C'est le résultat d'une rupture d'héritage, répondront ceux qui constatent les dégâts de la déchristianisation. Mais ce n'est pas une raison pour noyer cet héritage en le relativisant.

25 mai

Le dernier livre d'Oriana Fallaci fait scandale (*La rage et l'orgueil*, chez Plon). Cette célèbre journaliste italienne, d'une famille militante contre le fascisme italien, vient, en effet, décrire un pamphlet d'une incroyable violence contre Israël. Bernard-Henri Lévy, dans son bloc-notes du Point dit sa désolation (24 mai). Alain Finkielkraut est beaucoup plus modéré, il reconnaît même au livre le mérite de refuser "le narcissisme pénitentiel qui rend l'Occident coupable de ce dont il est victime". Oriana Fallaci va néanmoins trop loin dans sa colère, elle généralise, enferme tous les musulmans dans une "essence mauvaise" ? "C'est ce qui permettra à la vertu de reprendre la main et à Télérama de dénoncer la lepénisation des esprits dans une Europe contaminée par le "virus" populiste". Oui, car à la lecture des bonnes feuilles, on se rend compte que la rage est souvent mauvaise conseillère et conduit à un jugement unilatéral, injuste, inexact même et dont le principal défaut serait de décourager une véritable recherche sur les grandeurs et les faiblesses de l'islam. En risquant du même coup de rejeter les plus sages et les plus ouverts du côté des fanatiques. Mais je suis bien obligé de percevoir le symptôme que révèle cette immense colère, symptôme de la peur des Occidentaux d'être dépossédés. Oriana Fallaci écume de rage face à son Italie et ses superbes villes envahies et dénaturées. "Souillées" même. Voici donc l'an tifasciste contaminée par la xénophobie ? Sans doute, mais parce qu'elle se considère agressée et que le choc des civilisations, loin de lui apparaître comme une fameuse spéculation géopolitique, est d'ores et déjà à l'œuvre, menaçant tout ce qu'elle aime...

C'est pourquoi on ne saurait lui répliquer sur le seul mode de l'indignation morale. Le public qui

vote Le Pen est insensible à de telles objurgations. Oriana Fallaci, forte de son passé anti-totalitaire, de gauche qui plus est, renverra avec mépris ses contradictions dans les cordes. Il faudra reprendre la question avec plus de sérieux, tout au moins être plus convaincant. L'Isle est, sans aucun doute, un objet d'étude de beaucoup plus compliqué que ne le pense notre pamphlétaire.

Ainsi, mon hypothèse était la bonne. Jean Guitton a bien tenu un journal tout au long de sa vie, où on pourrait trouver le point de départ de la plus grande partie de son œuvre. C'est Bernard Billaud, son exécuteur testamentaire, qui me l'assure. Il y aurait eu ainsi quelque 150 cahiers de tenus, dont lui-même ne dispose que d'une infime partie. Qui s'est emparé de ces documents sans doute essentiels ? Bernard Billaud l'ignore. Je suis un peu inquiet de ce qu'il me dit des cahiers dont il a la garde. En effet, un certain nombre de pages en ont été arrachées sans ménagement. Serait-ce Jean Guitton lui-même qui se serait censuré ? Ou plutôt un ou des censeurs qui voulaient faire le ménage. Dans quel but ?

Nous célébrons cette année le centenaire de la naissance de Jean Guitton (18 août 1901). Jean-Marie Rouart m'a demandé un papier pour Le Figaro, qui annoncera un colloque à l'Institut catholique prévu pour juin. C'est le même Rouart qui m'avait demandé plusieurs années à l'avance de préparer l'article nécrologique du cher Guitton. En y réfléchissant, j'ai eu brusquement l'intuition qu'il y avait une étroite parenté du mémorialiste qu'il avait toujours été, avec Marcel Proust. Pour en avoir le cœur net, je lui avais téléphoné, sans bien sûr lui révéler que j'anticipais sa mort. Il m'a confirmé mon idée, en insistant sur l'importance que la Recherche du temps perdu avait eu pour lui, et qu'elle avait confiée à son Journal.

Mgr Olivier de Berranger a été violemment dénoncé par Jean-Marie Le Pen comme communiste. Ce qui relève, évidemment, de la calomnie et du canular. Le Pen a-t-il apporté quelque démonstration à cette curieuse accusation ? Je n'en sais rien. Je soupçonnais une origine à cette affaire. Et voilà que, d'une certaine façon, l'homme nouveau, sous la plume de Denis Sureau (19 mai) me confirme dans mon soupçon, en citant un entretien avec l'évêque de Saint-Denis publié dans la France Catholique du 23 janvier 1998. Parlant de l'implantation du parti communiste dans son diocèse, Mgr de Berranger déclarait : " Le parti communiste représente encore une force importante qui favorise une certaine sécurité, une organisation efficace qui a l'expérience des masses populaires, et dont la présence est dynamisante du point de vue de l'art et de la culture. Je constate donc que les communistes sont présents et que leur présence collectivement est plutôt bénéfique ".

Cette déclaration ne me scandalise nullement. Elle part d'un constat sociologique : l'encadrement par " le parti " et ses courroies de transmission de ce qu'on appelait hier la banlieue rouge. " Cette banlieue que l'on dit rouge et qui n'est que grise ", comme l'écrivait si justement, en son temps, Emmanuel Mounier. Ce qui fut une réalité massive pendant des décennies, des années trente aux années quatre-vingt du siècle passé, est de moins en moins vrai. On en a eu la preuve aux présidentielles avec l'effondrement du score de Robert Hue. Il m'apparaît que dans les zones où le Front national a progressé sensiblement, et même spectaculairement, il a repris au parti communiste son public sociologique. C'est donc que l'appareil n'encadre plus, ou presque plus. La Seine-Saint-Denis demeure un môle de résistance, jusqu'à un certain point.

Je comprends Mgr de Berranger quand il observe que l'effondrement communiste produit les quartiers à risque. Le parti n'est pas remplacé dans son rôle d'assistance sociale, de secours mutuel, d'animation culturelle, de représentation d'un milieu populaire pour lequel il exerçait sa fonction tribunicienne.

Le Pen, qui ne fait généralement pas dans la dentelle, a trouvé de quoi nourrir son réquisitoire contre les "évêques communistes", mais il est de mauvaise foi. Sa seule excuse est dans le ressentiment qu'il éprouve dans sa situation de mal aimé, couvert de tous les péchés alors qu'il a l'impression que l'adversaire est chouchouté. Par ailleurs, cette question du rôle du parti en banlieue nous renvoie à d'anciens souvenirs. Celui de Madeleine Delbrel, par exemple, qui avait merveilleusement senti et exprimé la spécificité d'une ville comme Ivry, sous encadrement communiste. "Ivry est une ville marxiste. Ivry, ville marxiste, n'est pas une ville de marxistes. Les trente ans de la municipalité communiste signifient que la vie publique est tissée d'organisations à la fois officielles et communistes : services municipaux, services sanitaires, sociaux et communistes, patronages et maisons de jeunes, bourse du travail, blocs d'habitations à bon marché, groupements sportifs, ciné-club, bals, kermesses et fêtes, presse locale et meetings fréquents. Cela signifie qu'à côté de chaque tâche se trouvent des militants du parti. Ils sont la ville en tant que ville". (Madeleine Delbrel, Ville marxiste, terre de mission, rédigé à Ivry de 1933 à 1957).

Ce livre avait provoqué l'admiration du père Gaston Fessard, qui avait apprécié la sûreté de ses sentiments et de ses analyses. L'auteur de De l'actualité historique était particulièrement rigoureux dans sa démarche intellectuelle. Il avait entrepris une contre-offensive très dure et très argumentée contre le progressisme chrétien qui, à l'époque, se ralliait au combat communiste. Même Mounier avait été sérieusement accroché par ce jésuite singulier, ami d'Henri de Lubac et dont l'œuvre est une des plus notables de la pensée chrétienne au XXe siècle. Son intérêt pour Madeleine Delbrel - qui s'en était montrée quelque peu intimidée - n'en est que plus remarquable.

Il me semble que c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre les propos de Mgr de Berranger. Je suis d'autant plus enclin à le défendre sur ce point que les réactions épiscopales aux présidentielles m'ont souvent laissé perplexe. Je suis peut-être injuste, mais il m'a semblé qu'on surfait trop facilement sur la vague antifasciste, sans voir ce que Taguieff appelait son caractère carnavalesque, que l'on se donnait à bon compte une posture de résistance, alors qu'il y avait bien autre chose à dire. De plus pertinent, de plus instructif et de plus magistériel. Je crois que j'ai donné assez de preuves de mon dévouement à l'égard de l'Eglise, pour que l'on m'accorde le caractère légitime de ces réserves. Mais, en aucune façon, je ne veux alimenter un mouvement de hargne anti-épiscopal. Nous avons trop souffert dans un passé récent de divisions, de polémiques, de blessures dans l'Eglise pour nous permettre le luxe de retourner à ces petits jeux désastreux.

27 mai

A la demande du père Mathieu Rougé, je me replonge - une fois de plus - dans Bernanos, pour faire une conférence à l'école catédrale. Le merveilleux petit livre du père Paul Gordan, opportunément traduit aux éditions du Cerf (Mon vieil ami Bernanos) me restitue en 80 pages l'homme et son œuvre, avec une rare perspicacité. C'est le miracle de l'imité. J'avais lu autrefois dans la correspondance publiée chez Plon les lettres de l'écrivain à ce bénédictin allemand, d'origine juive. Il était patent qu'entre les deux hommes la communion avait été immédiate. Paul Gordan comprend l'œuvre à travers l'homme et réciproquement, tant la cohérence est totale. "A l'état brut, c'est ainsi qu'il aimait parfois se définir lui-même, dans le sens de pleinement humain, totalement incarné. C'est uniquement à partir de là qu'on peut comprendre sa proximité avec les hommes et avec Dieu".

Sébastien Lapaque, dans son excellente préface, fait allusion à une violente attaque contre la vision bernanosienne du prêtre, menée il y a une bonne vingtaine d'années par des religieux indignés de son "sens sacré de l'insitution ecclésiastique" et qui voient dans la "confiance induite faite aux moyens surnaturels" quelque chose de "magique". J'ai eu l'occasion de retrouver cette même défiance, et bien plutôt cette hargne anti-bernanosienne chez un Drewermann dont le naturalisme, au fond assez rudimentaire, ne pouvait supporter un tel surnaturalisme. C'est Mounier qui à propos de Bernanos parlait, il me semble, de surnaturalisme intégral. Quelle magnifique réponse du père Paul Gordan à ce type d'incompréhension : "Etre son ami, en tant que prêtre requérait des efforts permanents pour tenir dans cette exigence indéfectible, non pas en moyen du decorum clericale qui n'a rien pour lui aucune signification, mais bien par une tension et un modelage intérieurs, par la force de témoignage de toute une existence, qui rendrait perceptible cette réalité : le Seigneur est proche !"

Reste ce qui est souvent le plus difficile à avaler, pour ceux qui sont allergiques à l'auteur de Sous le soleil de Satan, c'est cette insupportable tension intérieure qui met l'homme en déséquilibre, dans un état d'angoisse que seul le salut, c'est-à-dire la grâce, peut guérir !

1er juin

Me voici rassuré au moins sur un point à propos du journal de Jean Guitton. Son neveu Jean-Paul Guitton me signale que son oncle avait coutume d'arracher sans ménagements les pages des livres, lorsqu'il en avait besoin. Il est donc fort possible qu'il ait réservé le même traitement à ses carnets, qu'il a par ailleurs repris pour en publier de larges morceaux Cinq volumes à ma connaissance. Reste entière l'énigme de la disparition de la plus grande partie du journal.

Charles Ficat qui travaille auprès de Constance de Bartillat aux éditions Bartillat, publie un beau petit livre, intitulé Stations, où il offre aux lecteurs quatre séquences de réflexion sur des



moments qui ont marqué sa jeunesse ; une jeunesse toute proche, puisqu'il est un bien jeune éditeur, que j'apprécie beaucoup pour sa bonne humeur, sa culture, ses jugements. Dans la première des ces stations, c'est le souvenir de sa lecture de Huysmans, alors qu'il était élève à Stanislas - je puis me tromper sur ce point - Huysmans dont Bartillat a réédité les romans. Sans rien reprocher à Charles Ficat, j'avouerai que l'auteur de Là-bas ne m'enthousiasme pas. J'ai lu, certes, sans ennui, sa suite romanesque. Mais hélas, ce n'est pas du Léon Bloy ! Bloy qui fut terrible avec lui. Il y a des belles pages, mais je suis complètement rétif aux diableries qu'il raconte avec complaisance. Je me corrige à la pensée que ces diableries n'ont pas été anodines pour lui, pour ceux qu'il a côtoyés, et aussi pour beaucoup de jeunes gens attirés dans ce genre de traquenards. C'est un des mauvais tours d'un certain romantisme ou d'un certain décadentisme. Il y aurait beaucoup à dire sur ce thème du diable dans la littérature et jusqu'au Bernanos de Sous le soleil de Satan. Satan sous les traits d'un paysan madré dépasse, il me semble, le satanisme romantique et en tout cas les diableries. Le curé d'Ars, sous les traits de l'abbé Donissan, combat physiquement l'adversaire, mais ce physique-là marque la réalité profonde d'un combat contre la mort spirituelle.

Voilà qui me renvoie à mon exposé de l'école cathédrale, l'autre jour. Le combat contre la puissance des ténèbres est terriblement concret. Car les maux qui nous accablent, perversions sexuelles, drogues, suicides, le romancier les présente à notre regard, non comme l'entomologiste, encore moins le bouseux qui explore les basses eaux, mais comme le prêtre, pasteur des âmes, les reconnaît dans la compassion, l'amour miséricordieux à l'opposé de cette " curiosité sans amour " dénoncée dans "l'Imposture"

C'est la deuxième Station de Charles Ficat qui me touche le plus, parce qu'elle est consacrée entièrement à Jean-Edern Hallier, que j'ai bien connu, qui a publié mon livre Avec Bernanos. Un sacré lascar, insaisissable, qui se complaisait dans le rôle d'un possédé de Dostoïevski, sans pouvoir le jouer vraiment jusqu'au bout. Patrick Besson dans sa critique du Figaro a écrit que nul mieux que Charles Ficat n'avait parlé de Jean-Edern. Je le crois volontiers, car il a pour lui une amitié profonde : "Pour beaucoup d'entre nous, il fut un éclairer, un général-chevalier mâtiné de voyou". Voyou, oui, il l'a été avec complaisance. Je pense à un livre que je ne lui ai jamais pardonné et dont je ne désire pas parler ici, et qui aurait justifié que je rompe définitivement toute relation avec lui. Mais il y avait bien d'autre chose chez Jean-Edern, ce "sens héroïque de la mise en scène", ce talent de provocation homérique.

Charles Ficat a raison d'insister sur l'enracinement breton, la parenté avec Chateaubriand, Félicité de Lamennais. Je ne me souvenais plus que Jean-Edern avait publié La stèle pour Lamennais de Xavier Grall, ce merveilleux Grall. J'aimerais un jour faire une visite au château familial de Jean-Edern. Il me reste mes souvenirs : passages rue de Birague, visite de l'appartement avec les grandes fenêtres sur la place des Vosges. La dernière rencontre, au palais de justice de Paris, pour un procès désopilant où Le Monde s'était porté contre lui. " Procès perdu d'avance ", m'avait-il confié, alors que nous attendions de franchir la porte, au contrôle. Avec son culot habituel, il avait dominé l'audience, obligeant la présidente à lui rappeler les règles du jeu. Il était vraiment le seul à pouvoir faire ça ! Ses avocats s'étaient montrés particulièrement efficaces. Les gens du Monde étaient furieux.

La messe à Saint-Ferdinand-des-Ternes pour ses obsèques. A la sortie, son frère raconte une anecdote qui lui ressemble vraiment. Jean-Edern venant faire brûler un très gros cierge dans cette église qui avait été celle de son enfance et interrogeant autour de lui : " Vous croyez que ça va marcher ? "Il y avait chez lui ce côté naïf, désarmant, enfantin, superstitieux, tout ce qu'on voudra, qui coexistait avec la plus grande rouerie. Je ne suis pas le seul auquel il a posé la question : " Tu ne pourrais pas écrire ma biographie. J'ai eu une vie très intéressante ". Oh, certes.

Recension très amicale de mes derniers livres dans la Dépêche de la Compagnie d'Artagnan et Planchet sous un pseudo où je reconnais Christian, un de mes vieux et fidèles amis. Je prends bonne note de sa remarque à propos de Daryusch Shayegan, que je traite plutôt rudement et dont il rappelle les mérites : "De ce point de vue, nul doute que l'auteur de La lumière vient de l'Occident participe d'une vision " gnostique ". Sa fécondité est ailleurs, du côté des efforts de l'islam pour se détourner de l'islamisme en cherchant les voies d'une réconciliation avec la modernité positive Gérard rappelle que Pierre Boutang dénonçait le gnosticisme de William Blake. Il n'en faisait pas moins " un espion de Dieu " qui avait su réduire en charpie le naturalisme religieux du XVIIIe siècle. Shayegan est loin d'être Blake mais son utilité dans l'évolution du monde iranien est manifeste ".

Je n'ai malheureusement pas lu les autres livres de Shayegan, mais ce qu'on m'en a dit plaide dans le sens indiqué par mon ami Christian. On m'a parlé notamment d'une analyse très

originale de Shayegan sur les origines de la révolution menée dans le sillage du chiisme iranien. Je ne sous-estime pas sa culture polyvalente, sa connaissance très précise de la pensée contemporaine. A la suite d'un compte rendu que je faisais de son livre, il m'a donné acte de mon jugement, s'estimant vraiment compris. Reste qu'entre nous le dissentiment est total, mais on a une certaine satisfaction intellectuelle à débattre avec un adversaire de cette qualité.

2 juin

Samedi, l'émission d'Alain Finkielkraut, sur France Culture, reprenait l'affaire Renaud Camus. Ce dernier, présent à l'antenne, s'est expliqué avec clarté et finesse, sur sa conception de l'étranger. Il ne se complaît nullement dans l'étrangeté, il se plaît auprès d'un étranger qui s'exprime dans une langue qui n'est pas la sienne, et qui lui apprend quelque chose qui s'ajoute, quelque chose qu'il s'agit de comprendre, parce que ça ne va pas de soi. Quelque chose de forcément un peu énigmatique et qui renvoie à la diversité et à la polyphonie du monde. C'était toute une théorie du langage qui émergeait de ces distinctions. L'espace de la parole n'est pas un milieu neutre où dans la transparence totale l'information circulerait. Chaque langue exprime le monde selon son registre. D'où la difficulté et l'art de la traduction, qui affronte aussi la différence personnelle. Le père Balthasar m'expliquait que Péguy était quasiment intraduisible en allemand. Il savait de quoi il parlait, lui qui n'avait cessé de traduire les grands classiques européens. Claudel ne devait pas être particulièrement facile à transposer, lui aussi !

Renaud Camus, accusé de sentiments xénophobes, et même d'antisémitisme, voulait démontrer la légitimité de son attachement à un enracinement culturel particulier, dont il entend défendre la singularité, avec un sens de l'universel, qui n'a d'intérêt que s'il n'appauvrit pas la richesse et la couleur du monde.

En ce soir de la Fête-Dieu, je songe aux grandes processions d'autrefois. Mais faut-il dire autrefois ? Il y a toujours des processions de la Fête-Dieu, et celle de Rome, avec le Saint-Père, est particulièrement belle. Avec un immense concours de peuple. Je viens d'en lire une relation sous la plume d'un jeune prêtre qui m'a profondément ému. Mes souvenirs d'enfance et d'adolescence me restituent des images de ces cortèges, de ces reposoirs, de ces fleurs jetées par des petites filles en robe blanche, de ces fumées d'encens, de cet hymne de saint Thomas dont je goûte la poésie parfaite : *Pange lingua gloriosi !*

Pourquoi cela me fait-il penser à François Mauriac ? Parce qu'il me semble qu'il était sensible à tout cela, à cette poésie-là, et qu'il a énormément souffert, qu'à un certain moment on ait voulu la jeter au rebut. Pour me rafraîchir la mémoire, j'ouvre un volume de son bloc-notes, et je tombe sur un passage où il formule très exactement ce sentiment. Le 3 mars 1968, il citait la lettre d'une amie attristée. Elle s'était convertie de l'anglicanisme au catholicisme et déplorait l'abandon de ce climat si particulier, in hymnis et canticis. C'est moi qui traduis, reprenant ces deux mots que Barrès affectionnait. " Lorsque j'ai découvert la foi catholique, il me semblait entrer dans une immense beauté que rien ne pouvait toucher. Ce n'était pas comme refuge et comme consolation que cette beauté m'était chère, mais parce que c'était Dieu ". Mauriac approuve, et il achève le plaidoyer, en s'insurgeant contre la " démythification " où se perd " la parole adorable ". comme lui, je m'insurge de tout mon cœur contre cette perte de l'expression religieuse, cet assèchement qui empêche les cours d'accéder à la souveraine beauté du *Pange lingua*. Car la sensibilité ici ce n'est pas la consolation d'une vieille dame, c'est simplement la piété eucharistique, l'adoration du Dieu qui se donne, qui donne la présence de sa chair eucharistisée. Que l'on ne pense surtout pas que je suis d'avis que la réforme liturgique a fait fiasco. Il y a des liturgies superbes. Celle entendue le matin sur France Culture de la messe retransmise d'un établissement scolaire de banlieue, avec une orchestration magnifique ; Et puis je suis persuadé qu'on est revenu de beaucoup d'errements, d'une certaine furie iconoclaste. Je ne veux blesser personne. Je remarque simplement qu'un certain désenchantement poétique ne nous a pas fait de bien et qu'il faut se féliciter que l'on réapprenne la belle liturgie, enrichie de l'élan des vrais renouvellements.

Isabelle O'Neill, une jeune journaliste de Paris-Notre Dame est venue, vendredi, m'interroger longuement sur Les dossiers brûlants de l'Eglise. A la fin, elle s'étonne que je n'ai pas parlé du scandale des prêtres pédophiles aux Etats-Unis. C'est une question d'insertion dans le temps. Lorsque nous préparions le livre avec Philippe Delaroche, nous étions surtout dans la suite du 11 septembre. Si nous avons mis le livre en chantier au début de cette année, nous aurions traité ce sujet douloureux. Mais, puisqu'il le faut, allons-y ! J'ai de plus en plus l'impression

qu'aux Etats-Unis, nous n'avons pas tellement à déplorer un scandale pédophile qu'à découvrir un scandale homosexuel. Les jeunes agressés dans la plupart des cas n'étaient pas des enfants, mais des adolescents. Il semble que dans le climat de permissivité dont l'Eglise a beaucoup souffert, on a laissé se développer dans certains séminaires et certains secteurs pastoraux, une contagion homosexuelle, légitimée par nombre de pseudo théologiens-moralistes. Si des jeunes gens à tendance homosexuelle se sont orientés vers les séminaires, ce n'est pas -comme on me l'a prétendu - parce qu'il est de la nature d'une institution de célibataires d'un seul sexe d'attirer un tel public. C'est parce qu'on avait laissé croître ce climat malsain et que des responsables avaient cru pouvoir justifier et légitimer l'homosexualité en tant que telle. Mais cela osera-t-on le dire, l'écrire ? Le lobby homosexuel veille sûrement au grain, pour empêcher que le procès pour pédophilie ne tourne à une remise en cause de l'errance morale et théologique de beaucoup. Cela ne ferait que mettre en valeur la lucidité de Rome et le bien fondé de ses avertissements.

Dans la collection "Chemins d'éternité" dirigée par ce cher Olivier Germain-Thomas où j'ai publié un Saint Paul (Pygmalion) paraît un Jésus signé par l'excellent écrivain qu'est Philippe Le Guillou. Voilà, d'évidence, le sommet atteint. Mais quelle redoutable responsabilité d'avoir à écrire sur Jésus ! J'avance dans les premiers chapitres, sûr que l'auteur, avec sa foi, dispose de la bonne distance et qu'il sera intégralement fidèle au mystère insondable qu'il a choisi de servir en écrivain.

3 juin

La mort de Jacques Fauvet. Je le revois dans son grand bureau de la rue des Italiens, cordial, mais un peu sec. La veille avait eu lieu un débat télévisé entre Raymond Barre et François Mitterrand, où le Premier ministre de l'époque avait eu le dessus sur le premier secrétaire du parti socialiste. " Lamentable ", il avait trouvé Mitterrand lamentable, et pourtant il le soutenait clairement. Il me semble bien que la raison de l'entretien était la publication de son Histoire du parti communiste, écrite avec Alain Duhamel. Que valait le livre, que vaut-il aujourd'hui ? Depuis les travaux de Philippe Robrieux et de quelques autres, le sujet a été complètement renouvelé, dans le sens d'une bien moins grande indulgence. Robrieux, d'ailleurs, n'était pas tendre pour ce travail qu'il trouvait complaisant. C'était selon lui, la guerre qui avait déterminé tant de gens de " droite " à quémander auprès du PC l'oubli pour les erreurs passées. Je n'ai guère creusé la question, mais je me souviens que le futur directeur du Monde était dans le même oflag que Jean Guilton en Allemagne. Il a dû suivre certains cours du philosophe. Pour les années Fauvet du Monde, je ne vois guère que dire. Quelques bons souvenirs des collaborateurs de talent qui ont permis de continuer la tradition Beuve-Méry. Au total, le journal français de référence n'a-t-il pas été d'abord " suiviste ", tout en pensant, bien sûr, qu'il était l'expression des aspirations modernes, et que son " progressisme " de bonne tenue lui vaudrait l'estime des bons esprits.

Raymond Aron n'appréciait pas du tout Jacques Fauvet et s'étonnait que Beuve-Méry ait pu le désigner. Michel Legris, en son temps, avait écrit un livre terrible contre le journal, qui avait rendu littéralement malade son directeur. Pourtant, il y avait aussi chez Fauvet un désir très sincère de continuer une tradition et de mériter la réputation internationale d'un journal qui, grâce à ses réelles qualités, était la voix de la France.

4 juin

Un souvenir me revient brusquement, qui était perdu dans ma mémoire. Pourquoi avais-je été place de Vosges ce soir-là ? Je ne sais plus. Quand je suis arrivé, il y avait une fin de réception chez Jean-Edern. Un maître d'hôtel avait servi la table. Parmi les invités : Jacques Fauvet, directeur du Monde et Jean d'Ormesson, directeur du Figaro. Un dîner mondain qui devait correspondre à la stratégie de Jean-Edern. Aussi sulfureux qu'il fût, il n'en comptait pas moins comme un personnage important pour les dirigeants des deux principaux quotidiens de Paris. Par ailleurs, il était tout proche de Jacques Sauvageot qui, à l'époque, était le gestionnaire du Monde. Après son enlèvement rocambolesque, il était devenu beaucoup moins fréquentable. Sur le coup, j'avais été très impressionné. Je l'avais vu la veille, nous avions longuement discuté. Très vite, j'ai deviné dans quel nid d'embrouilles s'il s'était emmêlé. Mon ami Julien B. est un " psy " familier des pires détresses. C'est aussi un philosophe, boulimique de lecture, extrêmement sûr dans ses choix. L'éloignement - il exerce dans une

ville de province - empêche que nous nous parlions trop souvent. Mais quand cela arrive, il y en a pour des heures. Nous avons tellement à échanger. Il est en accord profond avec Tony Anatrella : il existe un rapport direct entre la société de plus en plus dépressive qui est la nôtre et la déchristianisation. Dans sa description de la dérégulation contemporaine, je retrouve aussi bien des analyses de l'Américain Christopher Lasch. Mais Lasch était un sociologue-philosophe, et comme tel il entrevoyait beaucoup plus profondément les choses que des sociologues purs, souvent superficiels et inattentifs à certains enjeux.

Un psy comme Julien est forcément étranger à l'optimisme mondain, qui considère que le corps social poursuit sa trajectoire selon l'élan d'une modernité providentielle. Les chantres de cette modernité sont insensibles à l'intensité des pathologies nouvelles qui corrodent les individus et les relations humaines. Il me renvoie à plusieurs ouvrages récents qui analysent la nature des souffrances psychiques qui, souvent, dépassent toute mesure. C'est là qu'on voit l'irresponsabilité foncière de tous les déconstructeurs sociaux, de tous ceux qui semblent conjuguer leurs efforts pour empêcher toute élaboration de la personnalité, notamment à partir des identités sexuelles.

J'interroge Julien sur la mode queer, celle qui entend précisément transgresser toute identité, non seulement les genres homme et femme, mais aussi l'enfermement dans une " nature homosexuelle ". C'est une mode criminelle. Serait-ce elle qui en ce moment inspire le trouble intérêt ambiant pour le transsexualisme ? Bien sûr. Cependant, le transsexualisme est un phénomène pathologique, qui en lui-même n'a rien à voir avec l'exploitation qui en est faite. Là encore, il y a un point de départ, une souffrance insupportable, la non acceptation de son identité homme ou femme. La transformation physique opérée par la chirurgie et les traitements hormonaux n'a aucun rapport avec un problème de perversion sexuelle. La sexualité proprement dite n'a pratiquement rien à voir avec le transsexualisme qui, en revanche, concerne pleinement les troubles de la personnalité.

Nous parlons encore de toute cette littérature pornographique, recensée dans l'excellent essai de Christian Authier (Le Nouvel ordre sexuel, chez Bartillat) et de l'irresponsabilité de ceux qui en font la promotion. Mais là encore, au point de départ il y a un déséquilibre foncier, qui a son origine dans une maltraitance pendant l'enfance. Même s'il convient de se méfier des excès américains en ce domaine - trop de psy expliquent le mal être de leurs patients par une scène primitive purement imaginaire - il n'en reste pas moins vrai qu'une sexualité déséquilibrée trouve souvent son origine dans des pratiques incestueuses. Personne n'ose dire que Catherine Millet, dont le livre-confession a fait fureur l'année dernière parce qu'elle y dévoile sa prétendue totale libération, est en fait une victime de ce genre d'atteinte à l'intégrité de l'enfance.

5 juin

Visite hier à René Rémond dans son sanctuaire de Sciences-po. La jeunesse d'allure de cet octogénaire ne cesse de m'étonner. Je suis venu l'interroger sur sa jeunesse d'il y a soixante ans, alors qu'il était responsable de la jeunesse chrétienne dans Paris occupé. En l'écoutant, je m'aperçois une fois de plus du danger d'apprécier les situations historiques d'après des schémas idéologiques. C'est, en effet, un curieux climat que celui de l'Occupation, avec la présence de l'ennemi, la continuité de mouvements d'avant-guerre mi-clandestins, mi-tolérés, des allers-retours entre Vichy et la Résistance, qui ne tiennent pas de la compromission mais de la nécessité. Sans doute, au fur et à mesure de l'Occupation, la dramatisation s'accroît : arrestation des juifs, service du travail obligatoire. Sans le dire à l'intéressé, je songe à l'évêque de Nice, Mgr Rémond qui fut admirable au service des juifs. Une sacrée personnalité qui a dû marquer son jeune neveu.

En lisant Big Mother, l'ouvrage important de Michel Schneider (chez Odile Jacob) la question de la réapparition du matriarcat s'impose à moi. Et j'entrevois toujours plus ce qu'il y a de faux dans le deuxième sexe de Simone de Beauvoir, qui a refusé de comprendre l'équilibre fragile entre les sexes que suppose la vie sociale. La fraternité unisexe qu'elle appelle de ses vœux est la plus funeste des illusions.

7 juin

Dans Le Figaro de ce matin, longue philippique de Oriana Fallaci contre l'antisémitisme, c'est la suite de son pamphlet (La rage et l'orgueil, Plon). Incontestablement douée pour la polémique,

dépourvue de tout scrupule de bienséance, notre journaliste ! Cela surprend les Français qui ont perdu l'habitude de cette liberté de ton. Sur le fond, l'argumentaire se tient. Je comprends très bien le souci de défendre Israël menacé, de dénoncer sans ménagement les violences contre les synagogues. Mais le plaidoyer pour l'autre parti est également légitime, car il a aussi ses victimes, il souffre d'injustices cruelles. Ce dont j'ai peur c'est que l'emballement de la polémique de part et d'autre, qui va de pair avec l'emballement du conflit israélo-palestinien, ne dispose à une incompréhension mutuelle, au point que soit bannie la paix elle-même, considérée comme une lâcheté, une concession criminelle à l'ennemi. De ce point de vue, je suis tout à fait d'accord avec un récent article de Bernard-Henri Lévy dans Le Monde (il s'agissait du texte d'une allocution prononcée à Jérusalem, je crois). Seuls de vrais politiques, style Sadate ou Rabin, pourront nous sortir de ce piège mortel.

Autrefois, Le Monde publiait intégralement les deux discours des réceptions à l'Académie française. Il a renoncé à cette tradition. Je le regrette. Ainsi, l'arrivée de Pierre Nora, Quai Conti ne donne lieu qu'à de courts extraits, précédés, il est vrai, d'une intéressante mise en situation des travaux de l'historien. Les extraits sont bien choisis. Mais l'éloge du prédécesseur, Michel Droit, complètement passé sous silence. Il est vrai qu'au Monde on détestait et on continue probablement à détester le gaullo-réactionnaire Michel Droit, incarnation d'une France franchouillarde, aux antipodes du modernisme de bon ton qui prévaut dans la maison. Il faut attendre Le Figaro du lendemain pour en savoir beaucoup plus. Que l'auteur des Lieux de mémoire ait su rendre hommage avec délicatesse à son prédécesseur, ne métonne pas. J'ai toujours apprécié sa grande rectitude intellectuelle. J'admire qu'il ait évoqué les années douloureuses, les dernières, d'un journaliste-écrivain que le malheur avait accablé. " Les précautions de circonstance, les prudences de convention conseilleraient peut-être de les passer sous silence et de s'arrêter ici. Je ne le ferai pas. Je ne le ferai pas parce que c'est dans l'épreuve, dans la souffrance physique et morale qu'il est des hommes pour prendre leur véritable dimension et confirmer leur fermeté de courage et de conviction..

Le plus fort, c'est que Michel Droit avait collaboré au Monde, où il avait créé la première critique de télévision ! Il n'est pas mauvais qu'il ait été rappelé son grand courage à la guerre où il fut grièvement blessé.

Pierre Nora ne pouvait manquer de saluer avec émotion son ami François Furet, élu lui aussi à l'Académie, mais qui mourut avant d'être officiellement reçu. Furet, historien considérable, penseur pénétrant auquel je dois énormément. Il y a un avant et un après Furet, non seulement à cause de la nouvelle perception qu'il nous a donnée de la Révolution française, mais aussi pour l'effet plus général sur la perception de l'histoire, l'histoire la plus proche ainsi que l'histoire qui se fait dans l'actualité politique. Cet éphémère marxiste aspirait à la totale liberté de l'esprit. Sa collaboration au Nouvel Observateur, m'avait-il dit, était le gage de cette liberté. Car il pouvait y écrire ce qu'il voulait, le label progressiste du journal lui évitant le désagrément d'être traité de " fasciste ". J'avoue que sur le moment, ce propos m'avait un peu estomaqué...

Autre souvenir. Nous avons parlé du cardinal Lustiger qu'il appréciait beaucoup. Un peu plus tard, nous nous étions retrouvés à la table de l'archevêque de Paris, avec quelques historiens, comme Michel Fleury qui vient de disparaître. Il y avait là aussi le philosophe Etienne Borne. Au total, une belle diversité d'opinions s'exprimant à quelques mois de la célébration du bicentenaire de 1789. Michel Fleury avait interpellé l'auteur de Penser la Révolution française, au titre de disciple d'Augustin Cochin. Quand on connaissait les deux hommes, cela ne manquait pas de sel.

8 juin

Pourquoi suis-je touché par la mort de mon collègue de Libération, Gilles Bresson ? Parce que nous étions de la même génération et que nous avons vécu parallèlement la même histoire ? Sans doute. Les deux pages que lui consacre son journal sont vraiment belles, comme ce qui vient du fond du cœur, comme ce qui exprime la nostalgie d'un être irremplaçable, qui était ainsi parce qu'aimable. Serge July : "Le lecteur de Malville et de Conrad est l'un des seuls journalistes que je connaisse, sinon le seul, que personne dans le monde politique ne pouvait haïr". Il a bien dit, personne, même au Front national, ce qui est quand même une belle performance. Dans Le Monde, Jean-Yves Lhomeau raconte : "Il fallait être sacrément gonflé pour faire visiter, tranquille, semi-clandestinement mais en pleine journée, les locaux de Libération à l'un des dirigeants du Front national, Roger Holeindre, pour lequel il avait, malgré

tout, une certaine tendresse". J'aime ce genre d'hommes vraiment libres, capables de dépasser les clivages, les inimitiés idéologiques. Cela ne veut pas dire indifférence intellectuelle et politique. Cela veut dire humanité, refus du sectarisme, et beaucoup mieux que la tolérance, l'intuition de la personne, l'estime éventuelle de son contraire. Je ne crois pas là voir jamais rencontré, quoique j'ai un doute là-dessus - il faudra que je vérifie - Gilles Bresson n'était-il pas ce journaliste de Libération que j'ai rencontré chez lui un jour, à la demande d'Eric Jung, mon collègue du Quotidien ?

Rencontre avec le père Joseph-Marie Verlinde, le prédicateur de carême de cette année à Notre-Dame de Paris. Nous reparlons de l'étonnant succès de ces conférences et de leurs prolongements possibles. Avant même de connaître ce religieux peu commun, ma conviction était faite et je l'ai exprimée dans mes deux derniers livres. La gnose est à nouveau le premier adversaire intellectuel et spirituel du christianisme, à la fois dans "les masses" populaires et dans les classes cultivées. Je suis heureux que le Père Verlinde entreprenne un doctorat de théologie sur la question. Brièvement il m'expose la genèse du phénomène depuis les Lumières, en cristallisation dans le romantisme. Nous tombons d'accord aussi pour discerner dans la déconstruction de l'humanisme, la dissolution de l'anthropologie philosophique, une des causes du retour de la pensée ésotérique. Ce n'est que pour mieux stigmatiser une timidité théologique et spirituelle qui paralyse l'essor du christianisme aujourd'hui.

9 juin

J'ai lu enfin, d'une seule traite, le livre qui fait scandale. Mais Oriana Fallaci ne m'a pas scandalisé. Elle m'a donné à réfléchir. Sa provocation est nécessaire. D'autant plus nécessaire qu'elle appelle une réponse, sans doute, pesée, motivée, mais lucide, sans feinte, sans esquivance. On a parlé de Céline à son propos. Le Céline des pamphlets antisémites. Bien que je ne les ait jamais lus intégralement, il me semble que la comparaison ne vaut pas. La rage célinienne, démesurée, meurtrière, insupportable parce qu'elle nous renvoie sans cesse à l'extermination hitlérienne, n'est pas comparable à la rage d'une femme qui s'oppose, les poings nus, à une barbarie nullement illusoire. C'est la gression du 11 septembre qui enflamme sa colère et ce qu'elle décrit de son Italie "souillée" a de quoi justifier une riposte proportionnée à l'indignité de ceux qui, d'évidence, se comportent mal. Seulement voilà, un texte d'une telle violence uniformise dans la diabolisation tous "les fils d'Allah". Beaucoup d'entre eux sont en droit de protester avec la plus grande vigueur : vous nous déshonorez, vous nous caricaturez, vous nous transformez tous en terroristes et en complices.

Elisabeth Schemla a publié au Figaro de samedi-dimanche un excellent article sur le sens du combat d'Oriana Fallaci. Elle esquisse un parallèle avec le combat des anticommunistes d'hier qui ne voulaient faire aucune distinction entre communistes, tous présumés complices d'un totalitarisme conquérant, quitte à être traités d'anticommunistes primaires. Anti-musulmane primaire, notre pamphlétaire ? Elisabeth Schemla prend position : " Le livre brûlot d'Oriana Fallaci, loin d'être le symptôme d'un quelconque populisme dont il aiderait à la compréhension, est plutôt un insupportable hurlement contre les perversions de la décadence ".

En attendant les résultats des législatives, j'ajoute une remarquable émission de Pierre Morachini sur Radio Notre Dame. Deux historiens, catholique et protestant, ont publié les actes d'un colloque sur la rencontre des missions et des civilisations. Tous deux rendent compte d'une expérience multiple, dont l'intérêt est d'ordre ethnologique aussi que théologique. Nos missionnaires souvent présentés comme indifférents aux civilisations et traditions des peuples qu'ils venaient évangéliser, se sont montrés le plus souvent d'admirables ethnologues, rendant compte de tout ce qu'ils observaient, se mettant à l'étude de des langues et de l'histoire, publiant des grammaires ou des récits très précis pour faire connaître en Europe tous ces trésors qui lui étaient inconnus. L'enjeu théologique d'une telle approche est clair. Cette sympathie pour la civilisation différente n'aboutit-elle pas à force d'empathie à éteindre le désir missionnaire ? La difficulté n'est pas toujours vécue au même degré, car toutes les traditions, sagesses et religions ne sont pas égales. Face à celles qui sont le plus élaborées, en Inde, en Chine, au Japon, au Vietnam, en Thaïlande, la difficulté s'accroît d'autant qu'elle atteint des profondeurs mystiques. Certaines expériences concrètes semblent aboutir à un quasi oubli ou refus de l'évangélisation. Le cas du père Le Saux, formé à la tradition bénédictine est de ce type, encore qu'il se soit toujours réclamé du nom de Jésus. Nous ne pouvons renoncer au choix décisif. Encore faut-il qu'il se fasse dans la lucidité, la pleine connaissance des enjeux spirituels, mystiques, théologiques.

11 juin

Je serais plus inspiré par la défaite de l'équipe de France en mondial que par les résultats des élections législatives. Après le séisme des présidentielles, on aurait tort de croire à un retour à la normale. La droite sera d'autant plus sommée de réussir que sa victoire aura été complète. L'électorat protestataire s'est provisoirement réfugié dans l'abstention. Ce qui m'intéresse c'est beaucoup plus la dimension politique des dirigeants que leurs programmes. On juge la capacité d'un homme d'état à sa faculté de faire face à l'inattendu, ou encore à juger une situation et à décider éventuellement contre son électorat, contre lui-même et ses préjugés. C'est ce qui distingue le politique du technocrate. A ceux qui croient qu'on peut être en politique à titre précaire, je réponds que certes il ne s'agit pas d'un métier comme un autre, le service public est une vocation, qui demande maturation, préparation, longue expérience. Il y a toute une démagogie qui ne date pas d'aujourd'hui qui consiste à faire croire que tout va mieux dès lors que la politique ne sera plus un métier, une carrière et que les mandats seront réduits au plus court laps de temps. C'est comme cela qu'on a fait voter le remplacement du septennat présidentiel par le quinquennat, et c'est une lourde erreur. Le temps d'une présidence ne s'identifie pas au temps d'un Premier ministre ou d'un mandat législatif.

Quant à la défaite de notre équipe de football, elle me navre. Bien sûr, il faut savoir être bon perdant. Mais il y avait une drôle de belle aventure d'engagement depuis sept ans, en qui tout un peuple s'était reconnu. Je n'ignore pas les défauts de la cuirasse, le rôle de l'argent, tout ce qui peut dénaturer un certain idéal du sport. Cela ne me contraint pas à médire de notre équipe et de ses victoires. Et je ne boude pas non plus la symbolique intégratrice de sa composition bleu-blanc-rouge. J'y vois une signification bien précise qui prend ses distances avec une idéologie antiraciste dont Taguieff a analysé les limites, les contradictions et les dangers. Dans la diversité des origines, je salue la possibilité non chimérique d'une promotion et d'une acceptation. Arabes ou Africains, ils sont devenus français et sont fiers de promouvoir nos couleurs. Ils se sont engagés dans une communauté de destin. C'est un peu ce que nous saluons dans leurs communes réussites. Le danger consistait précisément à racialisier le blanc-blanc-rouge et de faire une identité de rechange pour contrer l'identité gauloise, en attisant les réflexes petits blancs en réponse à une arrogance raciale. Je suis persuadé que ce n'est pas cette arrogance qui anime l'équipe de France. J'y vois plutôt une belle fraternité vécue au-delà des stigmatisations racistes.

Ce qui met en colère Oriana Fallaci, c'est une certaine arrogance raciale, qui transforme l'immigration en invasion, les envahisseurs semblent avoir le plus grand mépris des richesses du pays où ils ont pris pied. Elle n'aurait probablement pas la même attitude à l'égard de nouveaux venus participant loyalement à un destin commun.

Long débat cet après-midi, à Témoignage Chrétien avec un avocat, catholique de gauche, à propos du Pape, dont il s'agit d'apprécier l'ensemble du pontificat. Il y aura plusieurs fois des désaccords affirmés entre nous, mais au total nous n'avons pas été en opposition frontale. Lorsque j'ai récusé une interprétation péjorative du mot "dogmatique", mon interlocuteur a convenu qu'il était dangereux et même pervers de récuser le dogme proprement dit, et il m'a même suivi dans ma contestation du bricolage religieux. Sans doute, y aurait-il eu des occasions d'affrontement si j'avais poussé plus loin certaines propositions. J'ai senti un malaise lorsque j'ai parlé de la polémique américaine autour de l'Église, en avançant qu'il ne s'agissait pas d'un scandale pédophile mais d'un scandale homosexuel. L'évocation de l'Opus Dei, des réussites incontestables de sa pastorale comme le regard jeté sur les nouvelles communautés dessinaient un large espace de désaccord, comme ma façon d'aborder la question des rapports entre primauté et collégialité. Nos échanges ont toujours été courtois, parce que, sans doute, il y avait un désir commun de participer à une réflexion, de la pousser au plus loin, sans souci de compter les points.

Ce genre de débat nous manque. Peut-être faudrait-il une tribune comme l'était autrefois le Centre des intellectuels catholiques, afin de nous obliger mutuellement à une confrontation. J'ai eu une impression curieuse dans ces locaux où j'ai rencontré autrefois Georges Montaron. Tant de souvenirs, de lectures massives qui font partie de mon histoire personnelle. Les nouvelles générations sont d'autant plus libres à l'égard de ce passé qu'elles le méconnaissent. Je pense autant à un jeune converti qui aborde le christianisme en ignorant tout des péripéties d'un siècle passé. Ainsi peut-il projeter un regard neuf, mais sans soupçonner toutes ces controverses, toutes ces divisions parfois rudes. Mais quelquefois comme

moi qui a été pétri de tout cela au travers d'une succession de crises, se pense forcément héritier. Héritier le plus souvent apaisé, qui rebondit sur d'autres problématiques. Michel Cool et son équipe de Témoignage chrétien se sentent parfois très loin de Georges Montaron dont les dernières années dans ces locaux n'ont probablement pas été très heureuses. L'histoire continue. N'empêche que pour moi elle est peuplée de visages, singulièrement des pionniers des cahiers du Témoignage chrétien, mon ami très cher le père de Lubac, le père Chaillot, le père Daniélou, le père Fessard. Et puis toutes les équipes qui ont suivi, André Maulouze, Georges Suffert, et même André Vimeux que je côtoyais à Lourdes aux assemblées de Lépi scopat, il y a vingt ans.

Souvenirs, souvenirs. Nous avons eu, Jean Duchesne et moi, un soir sur Radio Notre Dame une rencontre amicale, mais rude tout de même, avec deux figures de proue de T.C. à propos de la "connivence" - dit le cardinal Decourtray à Jean Bourdarias - de toute une section du catholicisme français avec le communisme. Il y avait là Claude Gaut et Pierre Pierrard, me semble-t-il, ne regrettant rien. J'ai été surpris de leur ignorance à propos du long combat entrepris par Gaston Fessard dès avant la guerre contre le totalitarisme léniniste et stalinien.

12 juin

Visiblement, Michel Schneider cultive la rhétorique anti-cléricale et Jean-Paul II compte au nombre de ses ennemis. Dommage pour lui, car ça gâche la pertinence de sa démonstration. Ses connaissances historiques semblent sur certains sujets un peu approximatives. Ainsi, il ignore que c'est le Pape qui est à l'origine de la notion de repentance. Par ailleurs sa mise en accusation de cette notion ("le pardon se demande et la repentance s'accorde. C'est celui qui se repent flatte son ego") fait bon marché de la complexité. Le Pape n'entend pas se repentir de rien importe quoi. Il veut procéder à un réexamen historique sérieux de certaines périodes, qui ne peut que donner lieu à des jugements nuancés lorsque les questions posées résistent aux simplifications. L'auteur de Big Mother, lui, n'y résiste guère.

Il est digne que Jean-Paul II ait pu confier un jour : "Il est intéressant de voir que ce sont toujours le Pape et l'Eglise catholique qui doivent demander pardon et les autres qui restent silencieux". S'il s'était renseigné, il aurait su que le propos ne s'adressait nullement aux juifs, comme il feint de le croire, pour mieux asséner sa démonstration psychologique, passablement tordue : "Le propos du Pape s'inscrit dans cette logique : nous en voulons à l'autre du mal que nous lui avons fait". C'est d'autant plus malhonnête que personne plus que Jean-Paul II n'a agi en faveur de la rencontre des juifs et des chrétiens. Il était d'ailleurs préparé à cela, par son expérience personnelle. Qu'on lise, à ce sujet, les pages précieuses de la biographie de Weigel. Dès son enfance, le futur pape côtoie l'importante communauté juive de Wadowice. Son meilleur ami n'est autre que le fils du chef de cette communauté, Jerzy Kluger. Ce dernier vit toujours et il visite régulièrement le Pape. De sa petite ville, Karol Wojtyła a observé la montée de l'antisémitisme. Il a eu la chance de voir des prêtres qui s'opposaient directement à ce mouvement déploré. Weigel remarque qu'il y a dans le catholicisme polonais à côté de très réelles tendances antisémites, une tradition de bienveillance qui incarne un Mickiewicz. C'est lui qui employait à propos des juifs, l'expression "nos frères aînés" que Jean-Paul II a reprise, notamment lors de sa visite à la synagogue de Rome.

Je suis bien d'accord, pourtant, avec Michel Schneider qu'il peut y avoir un usage pervers, infantilisant de la repentance. Il me semble qu'il saisit mal l'intention de Jean-Paul II, qui consiste à interroger l'histoire dans le but de mettre en évidence des fautes graves de comportement dont nous subissons encore les conséquences. Ce genre d'analyse se doit d'être conduit avec rigueur, car il est vrai qu'il peut conduire à de curieuses déviations psychologiques, dont la moindre n'est pas de reporter sur lui tout le poids de la culpabilité pour mieux s'en exonérer soi-même. Nous mêmes sommes impeccables, droit de l'hommeistes sans failles et sans reproches. Une autre dérive est celle de la simplification outrancière. Il suffit d'observer les campagnes contre Pie XII et son attitude pendant la guerre pour s'en convaincre.

On fait le même type de remarques à propos de l'occupation en France. La sévérité de Michel Schneider à propos de l'attitude de François Mitterrand est elle-même susceptible d'une analyse intéressante. On peut sans doute faire beaucoup de reproches au jeune Mitterrand. Mais son engagement dans la Résistance ne fait quand même pas de doute. A lire certains aujourd'hui, on aurait l'impression qu'ils auraient été résistants de la première heure. Mais précisément, ceux-ci ne feront qu'une poignée. Il est facile de juger de toute sa hauteur, un



demi-siècle après, lorsqu'on n'a pas soi-même été engagé. Les positions moralisantes ne valent pas grand chose lorsqu'elles ne s'accompagnent pas du sentiment du prix à payer. En contraste, comme les vrais héros sont souvent modestes, et les résistants de la dernière heure arrogants.

16 juin

"Le choc des civilisations" ne serait donc pas si caricatural qu'on ne l'admet généralement. Un ambassadeur, rencontré hier, me fait part de son expérience en plusieurs pays musulmans. Il ne croit pas du tout comme Gilles Kepel, que le fondamentalisme a déjà échoué, parce qu'il n'a conquis le pouvoir en aucun pays. Il pense, au contraire, que le réveil universel de l'Islam est porté par la vague islamiste et que nous n'en avons pas fini avec cette déferlante. Aussi a-t-il beaucoup apprécié le pamphlet de Mme Fallaci. Face à la menace, nous aurions de riposter que la contre-offensive. C'était aussi l'opinion exprimée par Elisabeth Schemla. Hier contre le communisme il n'y avait pas de compromis possible, quitte à s'enfermer dans un anticommunisme primaire.

Je ne parviens pas, toutefois, à me résigner à un anti-islam(isme) primaire. Nous n'avons pas à décourager les musulmans qui refusent le piège fondamentaliste. Ils sont nos meilleurs alliés dans notre tâche pour barrer la menace.

Toujours hier, dans le cadre du colloque sur Mgr Maxime Charles et la nouvelle évangélisation, à Montmartre, virulente intervention contre mon exposé. Avais-je été maladroit, avais-je forcé un peu la note ? C'est possible, mais sur le fond j'ai maintenu mon point de vue en obtenant d'ailleurs l'acquiescement de mon contradicteur, le docteur François Besançon. J'ai tenté de démontrer comment la crise de société et la crise religieuse des années soixante avaient cumulé leurs effets et abouti dans les faits à une logique de déstructuration, de déconstruction, celle qui aboutissait à l'immense "plainte" d'aujourd'hui. Or cette plainte n'est pas redevable d'aucune guérison au sens psychiatrique du terme, mais d'un salut, celui qui nous donne la miséricorde divine en nous offrant tout à la fois le pardon et la vie en plénitude.

Ce genre de mal ne se guérit pas par des pharmacopées. Clavel rappelait le mot d'un spirituel de XVII<sup>e</sup> siècle, le père Lallemant affirmant que ce n'est pas par des "tisanes" que l'on traite les âmes mais par une démarche de conversion. Il y a aujourd'hui une formidable équivoque qui dévie vers les thérapeutiques ce qui relève de la rencontre avec Dieu. Un Drewermann a d'ailleurs opéré la confusion des rôles. Le psy est devenu prêtre, et inversement. Tony Anatrella avait dénoncé cette confusion, et il était bien placé pour le faire, étant lui-même prêtre et psychanalyste par ailleurs. Mon contradicteur s'est senti délégitimé dans sa propre fonction thérapeutique, croyant par ailleurs que je sombrais dans un surnaturalisme exacerbé où tout se résolvait dans le spirituel ou le mystique. Ce qui n'est pas, loin s'en faut, ma philosophie et ma théologie. Je crois au rôle des psychiatres et des psychanalystes, même si je me méfie d'une conception déterministe et scientiste de la psychologie et de la psychologie des profondeurs. Heureusement, nous avons dépassé certaines théories dont Fred n'est pas innocent, notamment grâce à Lacan. Le christianisme s'est réconcilié d'une certaine façon avec la psychanalyse et inversement, et il est notable que sur les questions les plus graves d'aujourd'hui il y ait souvent accord pour dénoncer les périls les plus graves, notamment ceux qui touchent les structures symboliques.

J'attends avec quelque impatience l'ouvrage que Tony Anatrella prépare depuis plusieurs années sur psychanalyse et christianisme. Il y a sans doute une étude historique à faire au préalable pour étudier les rapports tumultueux du freudisme avec les courants religieux, repérer les premiers essais d'ap proche moins polémiques. Un examen des polémiques ne sera pas superflu. Je songe à celle de Bernanos dans La Joie. Qu'il y ait des questions frontières n'est pas douteux. Elles doivent être en partie arbitrées par les déontologies spécifiques de l'analyste et du directeur de conscience. Que ce dernier soit à sa façon un psychologue n'enlève rien à sa profonde originalité qui n'est compréhensible que par une familiarité avec l'autorité religieuse, la disposition à la prière, la docilité aux motions de l'Esprit, toutes réalités étrangères au domaine clinique. Mais il peut arriver aussi qu'au sein de ce domaine, l'élucidation joue en faveur du spirituel.

Il n'en reste pas moins qu'il y a une parenté des domaines et des points de vue. Dès qu'il s'agit d'explorer les profondeurs de l'âme ou du cœur, l'inspection augustiniennne s'offre comme alternative ou comme dépassement. Peut-être même comme achèvement, si tant est qu'on puisse parler d'achèvement dans ce qui relève de l'inachèvement radical. Du côté d'un

penseur comme Denis Vasse on trouverait sans doute des éclaircissements significatifs, notamment à propos de la structure du désir.

Le succès du n Drewermann, même en France, - si relatif soit-il - indique combien nous souffrons d'une période de brouillage théologique et spirituel intense. Cela ne surprend pas si l'on se réfère à la profondeur de la crise. Cela scandalise eu égard à la sûreté du christianisme, la sûreté du christ.

Au fil de la lecture de Big Mother dont j'approuve la ligne centrale, malgré les désaccords partiels précédemment exprimés, je retrouve un des problèmes que j'avais traités dans mon essai sur L'Amour en morceaux. " La famille, écrit Michel Schneider, était l'un des éléments institués que l'on ne choisissait pas. Elle est devenue un choix fondé sur l'amour et la libre décision. Subie quand elle relève du public, aimée quand elle demeure privée, la famille n'est pas fondée sur l'échange social, mais sur l'amour entre deux individus (...) Surtout, quittant le registre symbolique pour celui de l'imaginaire, elle n'est plus ce lieu de la contrainte, mais celui du contrat ". Suit une réflexion très pertinente sur le thème : " Tout ce qui désinstitutionnalise, c'est-à-dire régleme des pratique symboliques pour les faire entrer dans la sphère contractuelle risque de contribuer au renforcement des mécanismes sociaux pervers ". Je suis bien sûr d'accord, mais avec une réserve fondamentale. Autant je m'inquiète du renoncement au droit et à l'institution, autant je me félicite de l'évolution conduite par le christianisme d'un mariage d'intérêt à un mariage d'élection et d'amour. Evolution qui me semble, à juste titre et à bon droit, irréversible. Mais c'est aussi le christianisme qui a lié la libre élection, l'alliance à l'indissolubilité. Et c'est précisément l'indissolubilité qui permet d'inscrire l'union maritale dans le droit et l'institution. Il y a un lien intime entre l'amour qui aspire à la pérennité et l'indissolubilité qui lui permet d'échapper aux intermittences du cœur pour s'inscrire dans le dynamisme d'une promesse.

Seul l'amour qui prononce d'une parole d'engagement et donne sa foi à l'avenir est en cohérence avec la nécessaire institution de la vie, où la société est fondée à intervenir. Et là je retrouve Michel Schneider sur la catastrophe produite par la désinstitutionnalisation. Celle-ci est en relation avec l'anomie, l'exclusion de la loi, et donc la désintégration des liens maritaux et familiaux. Mais pourquoi vouloir exclure la perspective de l'amour de ce dispositif. Certes, on doit craindre la sentimentalité floue, les désordres de la passion tout ce qui soumet l'existence aux aléas des conduites inconséquentes et du chaos des destinées de dispersions, mais l'amour véritable surpasse ces tentations et aspire à les éloigner grâce à l'institution qui assure les conditions sûres de la filiation. C'est vrai, par ailleurs, qu'en établissant le mariage consensuel comme norme absolue, le christianisme a fait courir un risque grave à la société, que Nietzsche avait bien repéré ; mais c'est qu'il avait une telle conception de l'amour que celle-ci fondait le droit et ne le détruisait pas. 17 juin

Il ne faut pas confondre la cohérence de l'amour -cohérence qui est institutionnalisante - avec le "respect des choix personnels", tel qu'on l'entend le plus souvent et dont la logique est anti-institutionnelle. Là-dessus, Michel Schneider a complètement raison : "A propos du Pacs, on a toujours confondu le respect des choix personnels et leur reconnaissance collective. A toute personne, à tout groupe, dans la sphère publique comme dans la sphère privée, l'Etat doit le respect. Il ne doit introduire entre eux aucune discrimination juridique. Mais il ne peut ni ne doit approuver ou valoriser les contenus de vie, les choix personnels, sexuels, moraux, culturels, religieux, artistiques ou politiques de chacun ou de chaque groupe ". C'est la sagesse même, inhérente d'ailleurs à la philosophie et à la pratique de l'Etat de type libérale. Mais cette sagesse est sur le point d'être subvertie, au point de déstabiliser la société et plus encore de détruire le processus d'humanisation, celui qui assure l'institution familiale.

18 juin

L'arrivée de la vague bleue ne m'a guère inspiré. Elle est affaire de physique politique pure. Aucune autre alternative ne s'imposait. Les marges étaient dans l'incapacité d'être représentées, et de gouverner. La gauche avait raté sa chance, en tous cas elle ne convainquait plus. Donc mécaniquement la droite gagne, parce que Chirac est en place, parce que Raffarin est un excellent médiateur d'opinion. Quelle sera la suite. La recomposition du gouvernement est un travail d'art. De la belle communication. Il y a sûrement de l'énergie, de la compétence chez ces nouveaux ministres, mais l'abondance des postes correspond à de la dispersion. Une dispersion commandée sans doute par les attentes de "ceux d'en bas". Mais attention, le gouvernement ne s'écoute pas comme on dit un peu trop, c'est la décision.

Ce n'est pas la dispersion, c'est l'unité de commandement. Comment va se manifester cette unité ? Au service de quelle intention fondamentale ? C'est ce que j'ai tendu de voir, non sans impatience.

Curieuses interférences des lectures, au gré des livres reçus. Je mets le nez dans l'ouvrage de François Roustang, *La fin de la plainte*, chez Odile Jacob. Julien B. me l'a recommandé en me rappelant brièvement qu'il était l'auteur, un ancien jésuite hier connu pour ses publications spirituelles très appréciées. Il est impossible de le lire sans que s'ouvre la perspective de sa vie ancienne. Dès l'introduction, la confrontation s'impose. Contre la prolifération contemporaine de la plainte, François Roustang plaide pour une sorte de libre respiration, un art de vivre à l'opposé des pratiques où on ne cesse de gratter complaisamment ses blessures. Narcisse, nous dit-il, ne cessera de cultiver son malheur et l'esprit de la psychanalyse qui consiste à revenir obstinément sur les origines de la plainte ne l'éteint pas. Nous voilà renvoyés au Tao. Intéressant et juste jusqu'à un certain point, car il est vrai que nous souffrons de cette posture de victime que tout un climat nous dispose à goûter amoureusement et névrotiquement. Il faudrait en sortir. Grâce à une sagesse qui consiste moins en un savoir qu'en un art de vivre ? Pourquoi pas ? Au passage, je relève une belle formule, qui ne peut venir que de quelqu'un qui sait expérimentalement ce qu'est le grégorien. " Pas de comédie, pas de tragédie, le seul plain-chant ".

Le plain-chant n'est pas seulement réservé au chœur, il s'identifie à la vie monastique toute entière par une sorte d'équilibre voulu par saint Benoît. Mais justement, ce n'est pas du Tao ! Même si on peut établir des points de ressemblances extérieurs. Le plain-chant ne repose pas sur le vide, mais sur une attitude de disponibilité spirituelle ordonnée à l'accueil et à la méditation du mystère chrétien. Un style de vie correspond à cette disponibilité. Simplicité, humilité, dépouillement, patience. Toutes attitudes qui ne relèvent pas nécessairement du métaphysique du vide : " C'est le vide lui-même de nos existences qui appelle le souffle qui va les mouvoir ". Je dirais plutôt : " C'est la disponibilité de nos existences qui appelle l'Esprit qui va les mouvoir ".

Un choix s'impose entre les deux formules. Celle de François Roustang rejoint l'attitude de l'Extrême-Orient que l'on pourrait définir comme une élision du mal et de la souffrance. Autant je le comprends en ce qui concerne la plainte narcissique, autant je ne puis le suivre dans son choix métaphysique implicite. Car si la plainte outrepassa la douleur, celle-ci ne saurait être éludée à cause de son caractère démesuré, de son excès dont la perception n'a rien à voir avec le narcissisme.

J'en viens à l'interférence des lectures sur ce point précis, car j'ai reçu l'ouvrage de François Rouillet aux éditions Saint-Augustin, *Le scandale du mal et de la souffrance* chez Maurice Zundel. Ici le mal est pris pour ce qu'il est, c'est-à-dire un scandale. Albert Camus avait été frappé par une conférence que l'abbé Maurice Zundel avait faite sur la nature du mal et son scandale dans son roman *La peste*. C'est qu'il acceptait l'ampleur du défi de l'absurde. A un certain degré le mal échappe à une rationalité des proportions, il s'identifie à la démesure et défie toute sagesse, détruit tout art de vivre, empêche tout refuge dans un vide gonflé d'amertume. Un spirituel aussi profond que Maurice Zundel ne pouvait fuir le scandale qui est celui même de la Rédemption et du Christ qui va dans le dénuement absolu – la kénose – vers le gouffre du mal. Résumant sa pensée, François Rouillet écrit : " La personne, incapable d'aucun repli sur soi, ni du côté de Dieu, ni du côté de l'homme, est dramatiquement offerte au mal, comme un pont d'amour qui relie tous les éléments distingués de l'univers séparé de Dieu ". Je trouve les formules de Zundel lui-même totalement accordées à ce mystère de dérégulation insondable. Le Christ se sait immergé dans la nuit que secrète le péché rejeté avec lui par la sainteté divine, avec une impression d'abandon d'autant plus insoutenable que c'est précisément une obéissance à la mission reçue du Père (Jn 14, 51) qui l'érige maintenant sur le Golgotha comme du haut extrême du ciel et de la terre ".

On me dit beaucoup de bien du dernier ouvrage du père Paul Valadier (*Morale en désordre, un plaidoyer pour l'homme*, Seuil), et je n'en disconviens pas. D'ailleurs sa pensée ne m'a jamais été indifférente, et j'avais publié autrefois dans *France Catholique* un long article sur l'Église en procès dont il avait été remercié. C'est vrai aussi que je n'ai pas apprécié certains de ses jugements contre les autorités de l'Église. Après une charge contre les cardinaux Lustiger et Decourtray, j'ai réagi vivement et le cardinal de Lubac, très affecté, m'avait appuyé. Le temps a-t-il passé pour que les oppositions s'apaisent et que la réévaluation des enjeux redéfinisse d'autres lignes de force où nous nous retrouvons ? C'est possible. Dans ce dernier livre, je relève une discussion à propos des statuts du droit et de la morale que je trouve intéressante. Le père Valadier cite Jean-Paul II à propos du non-conformité

nécessaire du Droit avec la vérité de l'homme, et aussi celle de Dieu. Il défend le Pape contre certains détracteurs, tout en plaidant pour une relative autonomie du Droit. Il faut citer saint Thomas d'Aquin en sa faveur et je ne le contredirai pas là-dessus ayant souvent moi-même réfléchi sur ce sujet à partir des mêmes textes. Cependant, il me semble que Jean-Paul II a eu recours aussi à ces textes dans *Evangelium vitae* pour définir la marge de possibilité qui est celle d'un parlementaire chrétien désireux d'améliorer une loi sans pouvoir toutefois faire voter celle qui correspondrait pleinement à ses vœux. Par ailleurs, je suis heureux que le père Valadier cite le cardinal Lustiger pour définir la position de l'Etat laïque par rapport à sa mission de législateur : " La loi définit les obligations sociales et minimales nécessaires au fonctionnement de la cité, en veillant à respecter la liberté des individus. Elle sanctionne les délits qui contreviennent à l'ordre public, mais elle ne définit pas le bien. Elle ne peut discipliner la pensée, régir le désir, déterminer la moralité des actes humains. Sinon la société devient totalitaire (.). C'est le devoir de la République d'instaurer un ordre public. Un ordre, non pas une conscience morale. Il n'y a pas de morale de l'Etat ".

Je me trouve en accord profond avec le père Valadier sur sa contestation et un nouvel ordre moral libertaire " qui tend à imposer sa loi, et qui le fait, comme tout ordre moral, en établissant une nouvelle tyrannie et/ou en muselant la parole contestatrice, dévalorisée, dépréciée, donc disqualifiée à participer au débat social, politique et démocratique ". Sous les couleurs du progressisme nous sommes sommés d'accepter des évolutions décrites comme inéluctables et qui inscrites dans la loi s'offrent à nous comme des commandements sociaux impératifs. De ce point de vue la critique que Paul Valadier fait de l'assimilation totale du droit à la morale fait mouche ? Car on voudrait nous faire croire que ce qui a été voté se trouve ainsi marqué du sceau de la moralité.

Tolérance zéro. Je ne suis pas inconditionnel de ce genre de formules péremptoires qui d'une façon ou d'une autre trouvent toujours leurs exceptions. Sans doute, faut-il que l'autorité s'affirme, même dans sa rudesse, lorsque l'insécurité règne dans les quartiers et lorsque des jeunes laissés à eux-mêmes, ou organisés en mafias, se vouent aux pires activités criminelles. Qu'ils sachent que tôt ou tard ils devront rendre des comptes à la justice et " payer leur dette à la société ", est de salut public. Ce que je crains toutefois, c'est l'inhumanité des sociétés qui refusent d'admettre le pardon, le rachat, ou encore la possibilité d'un changement intérieur qui fait accéder le criminel à la conscience de sa faute et à une nouvelle vie.

L'exemple récent de François Besse nous a montré qu'une telle hypothèse n'était nullement chimérique. L'ancien compagnon de Mesrine, d'évidence, a connu ce que les chrétiens appellent une conversion, un retournement intérieur, qui est apparu à ceux qui devaient le juger. Au nom du principe de la tolérance zéro, on aurait dû le laisser en prison jusqu'à la fin de ses jours. Selon la stricte et froide justice, une décision impitoyable ne pouvait être contestée. Seulement voilà, la justice a estimé que l'application pure et simple de la loi n'aurait pas été juste. Et combien elle a eu raison.

Avec une justice implacable, sans rémission, la criminalité elle-même est provoquée à être implacable. Je ne veux pas me risquer à formuler un jugement trop péremptoire sur la situation américaine, mais ce que l'on en dit, me fait craindre une perversion dont je ne veux pas pour mon pays. Le retour aux pratiques humiliantes (fers aux pieds), les travaux durs infligés à de nouveaux forçats n'ont qu'un sens : briser des hommes et des femmes. Je ne désire pas non plus ce qu'on appelle des prisons cinq étoiles qui me paraissent d'ailleurs relever de la mythologie. Il faudra bien un jour réfléchir à des solutions alternatives, répondant réellement à une mission de réhabilitation et de rénovation dans la société.

La question de fond est celle de la possible réhabilitation. Et là, il faut constater qu'il y a deux conceptions contraires. Celle qui ne tient à aucun prix à exclure l'hypothèse d'un changement et celle qui pose en principe absolu qu'il faut payer. Œil pour œil, dent pour dent. Cette formule marquait déjà un progrès par rapport à d'autres, antérieurs, dans la mesure où elle demandait une proportionnalité exacte des crimes et des châtiments. Dans certaines formations "révolutionnaires" on n'hésitait pas, il n'y a pas si longtemps à proclamer : "Pour un œil les deux yeux, pour une dent toute la gueule !" Pourquoi, d'ailleurs, parler d'hier alors que des écoles terroristes enseignent la haine sans limites.

Je crains qu'une certaine culture anglo-saxonne n'en soit restée à la formule de la proportionnalité. Si la peine de mort est encore en vigueur aux Etats-Unis, c'est en raison de cette mentalité. D'où par exemple une opposition frontale avec l'épiscopat américain hostile à la peine suprême. D'où aussi une incompréhension pour des solutions qui ne seraient pas radicales à l'égard de préteurs défaillants. Que cette mentalité rigide se répande chez nous, j'en vois un signe par exemple dans le refus absolu prôné par certains d'une amnistie pour les

fautes les plus vénielles. Bossuet craignait les héros sans humanité. Craignons la justice sans pardon.

24 juin

Séjour en Provence. J'ai toujours aimé séjourner dans cette superbe région. Y aller en cette fin de printemps ou au début de l'été a toujours constitué pour moi une sorte de fête. Comment exprimer cela ? Une autre lumière éclatante sur des paysages qui chantent, des villes comme Aix, dont je rêve. Pour ce dimanche, je me suis retrouvé dans la chaleur écrasante des Baux-de-Provence. Messe dans la petite église. Je ne crois pas avoir déjà assisté à une messe dite intégralement en provençal. Circonstance très particulière. Les jeunes princes de la famille de France sont là, sereins et recueillis. Au sortir, accueil par les gardians de la Camargue. Je descends avec les Princes vers le Val d'enfer, auquel est lié le souvenir de Pétrarque. Avec l'épouse du prince Eudes nous parlons du père Xavier Tilliette, que la princesse a bien connu lorsqu'il l'enseignait à Rome. Elle a enseigné par la suite au studium du séminaire de Paris. J'ai été heureux de reconnaître aux premiers rangs dans l'assemblée mes confrères Annie Laurent et Jean-Pierre Péroncel Hugoz, l'un et l'autre bons spécialistes de l'islam, observateurs avertis et inquiets. Parmi les quelques centaines de personnes qui sont réunies là, joie de retrouver les visages de vieux amis. Nous avons franchi pas mal de décennies, nous avons blanchi, les générations de nos enfants nous poussent, mais en mûrissant nous sommes restés les mêmes. Je tente en quelques mots d'exprimer notre sentiment commun et tous m'en remercient de grand cœur.

Miracle du TGV qui nous propulse à Avignon en moins de trois heures. J'ai commencé à lire le petit livre de Jean-Claude Eslin sur saint Augustin (L'homme occidental I, éditions Michalon). En quelques dizaines de pages, l'auteur dit l'essentiel sur l'itinéraire intellectuel de cet homme prodigieux, dont je m'aperçois qu'il ne m'a jamais quitté depuis ma première lecture des Confessions à vingt ans. Ouvrage exceptionnel, inégalé et d'ailleurs inégalable, où se dessine le destin intérieur de l'homme occidental. On est obligé d'approuver Jean-Claude Eslin. Le sujet est né, il parle à la première personne et tente de comprendre la cohérence interne de la conscience avec la tension du temps, le ressouvenir du passé qui nous a constitués tels dans le cours de notre histoire singulière, reliée à une culture, à des proches, à des aventures imprévues dont il nous importe de comprendre continuités et ruptures ?

25 juin

Ce que Jean-Claude Eslin écrit à propos de La Cité de Dieu suscite de ma part une identique adhésion. Le contresens majeur que l'on fait encore aujourd'hui sur la distinction des deux cités se rapporte à l'augustinisme médiéval, alors qu'aujourd'hui les perspectives devraient se libérer. Oui, il est vrai qu'avec la fin des grandes utopies et des religions séculières, la Cité de Dieu " retrouve sa chance ". Sans doute, faudrait-il pour cela échapper à une double tentation contemporaine : l'éclatement du temps et le retour à la sacralité mythique " Par rapport à toutes les pensées qui dévalorisent le temps en raison " de ces deux scandales que sont la succession et l'irréversibilité " (Jean Guittou) et qui préfèrent en conséquence établir un continuum cyclique ou mystique, accepter le temps et l'orienter comme le fait Augustin, c'est accepter un écart, une séparation, donner lieu à un effort, créer un événement, un commencement, un novum. L'écart de la contingence humaine, et même son mensonge, ouvre une histoire qui est aussi la nôtre ". La distinction des deux cités, en dehors de sa pertinence théologique, peut être considérée comme un instrument de clarification et de libération du temps. Elle clarifie en établissant une tension distinctive entre les ordres et donc une dynamique de la liberté. Nous ne sommes ni dans le registre de la temporalité plate et désespérante, ni dans le registre de ce qu'on appelle le théologico-politique qui étouffe la liberté dans les serres d'une autorité sacrale totalitaire. Il existe un formidable jeu de la liberté humaine en tension avec l'horizon eschatologique et la transcendance divine. C'est ce jeu et cette tension qui sont créateurs de sens et qui rendent possible la Recherche de Marcel Proust, car il n'y aurait pas de temps retrouvé s'il n'y avait pas ce caractère particulier de la temporalité humaine et de l'histoire. Ce caractère que le génie augustinien a su mettre en évidence, inventant ainsi notre perception d'hommes modernes, débarrassés sans doute, c'est-à-dire d'héritiers d'une civilisation marquée par la différence chrétienne. Hier, j'ai assisté à un enterrement, celui d'un défunt que je ne connaissais pas. Je me suis joint

à une communauté villageoise, simplement parce que j'y a vais une attache familiale. La cérémonie était belle pour des raisons que je ne saurais épuiser. Tout d'abord la communauté réunie devant l'église, au-delà des divisions et des querelles, puis les courtes interventions du maire et du représentant des anciens combattants d'Algérie. Là-dessus le prêtre est intervenu pour accueillir le corps, prenant le relais des autorités officielles. Je suis presque surpris. Le prêtre est très jeune et il est immense. Il surpasse d'une tête toute la semblée. Il est en chasuble, il est accompagné d'un autre prêtre en aube, aussi jeune que lui. Celui-ci est originaire du village et il a des liens d'amitié directe avec la famille. Je ne voudrais pas faire une parabole à partir de là ! Mais quand même ! En dépit de ses faiblesses, il arrive que l'Eglise en ce pays montre que loin d'avoir renoncé, elle est la force qui montre le chemin, que les épreuves la font renaître toujours plus jeune. Elle a les promesses de la vie et sa foi est le seul recours contre l'absurdité et l'impuissance de ce qui prétend l'étouffer ou la refouler. Après la messe très bien célébrée dans une église comble, le cortège s'en va à travers les arbres fruitiers et les vignes dans le petit enclos du cimetière. Cela me fait penser aux anciennes processions des Rogations. Les prêtres sont toujours là pour accompagner jusqu'au bout le défunt de leur prière.

Dans le Point (21 juin), Bernard-Henri Lévy est décidément en désaccord total avec Alain Finkielkraut sur le cas Renaud Camus qui, loin de s'être amendé, aurait aggravé encore l'expression de son antisémitisme. Sollers, dans un papier du Monde, descend en flammes le dit Camus au détour d'une phrase. Comment rendre compte d'une telle distance dans l'interprétation ? Volontiers Je comprendrais la position B.-H. L./Sollers à partir de certaines formules abruptes qui sont choquantes au premier degré, parce qu'elles renvoient brutalement à l'histoire et au fait non moins brutal de l'antisémitisme. Cependant entre le choc indéniable et l'imputation d'antisémitisme au sens d'exclusion, de refus absolu, de haine indélébile, la relation n'est pas évidente. Elle est même plus que problématique. A tel point qu'Alain Finkielkraut en rejette purement et simplement l'hypothèse.

Peut-être formulerais-je quelque jour mon sentiment à l'égard de Philippe Sollers. Ce serait plutôt compliqué, parce que je ne puis cacher une part de complicité avec lui, de nature littéraire et culturelle. Ce qui m'oppose à lui, il est presque inutile de le dire. Mais enfin, lorsqu'il s'exprime sur l'actualité, la politique, les mœurs, je ne puis le prendre vraiment au sérieux, parce que c'est là le mateur (le libertin si l'on veut) qui parle et son propos voltigeant, amusé, qui passe d'un clin d'œil à une pirouette naïve, au fond, presque aucune importance. Il est capable de dire tout et son contraire. Sa vieille expérience et ses anciennes errances ont dû lui insinuer un sérieux sens du relatif.

26 juin

Est-ce Libération qui a donné l'impulsion initiale ? On dirait que le thème des effets désastreux de la pornographie sur les adolescents est devenu l'affaire de tout le monde. Marianne en fait sa première page. Arlette Chabot sur France 2 convoque psychologues et éducateurs qui s'accordent sur le même cri de larme. Tiens, tiens... Mais alors l'Eglise et Jean-Paul II n'étaient pas si ringards à rappeler les exigences de la dignité de l'homme humain ? Personne ne voudra le concéder, car on continuera à accrocher mordicus aux acquis de la prétendue "révolution sexuelle", et personne ne voudra faire effort de comprendre l'enseignement du Pape, qui n'est pas seulement caricaturé mais étouffé.

Bien sûr, on s'opposera les polémiques à propos des faiblesses des hommes de l'Eglise, le scandale nord-américain, qui délégitime toute prétention normative de l'ins titution aux yeux de certains. Et on reviendra sur l'évolution des mœurs depuis les années soixante, qui paraît irréversible eu égard à la contraception, à l'avortement, au refus des carcans et des rigidités d'au trefois. Il est vrai que ce fut une véritable déferlante. Mais j'ai le sentiment que dans cette déferlante on s'est souvent laissé submerger. Sans capacité de se comprendre soi-même, ses rapports à l'autre. Qui aura le courage d'évaluer les dégâts psychologiques, moraux, sociaux ? Pourtant, les plus lucides avaient compris dès le départ l'étendue de la méprise. Là où les têtes légères saluaient l'émancipation des individus et d'abord celle des femmes, ils voyaient la liberté s'autodétruire.

Qu'on le veuille ou pas, si l'on veut sauver l'homme, il faudra se ressaisir. La question d'un retour à "l'ordre moral" est une sottise assez inconsistante ? Quoique... Les interdits risquent de revenir avec brutalité pour avoir été écrasés. Il faut craindre, par ailleurs, le néo-puritanisme des militants de la libération qui déjà se déchaîne dans les campagnes contre le

harcèlement. Il n'y a pas plus féroces que les sectateurs du droit au plaisir, lorsque le plaisir vient les blesser. Et puis Bernanos avait prophétisé tout cela dans l'extraordinaire prêche de son curé de Fenouille dans Monsieur Ouine.

Mon regard a été attiré dans la bibliothèque de cette maison de campagne, qui me reçoit, par le Jésus de Bultmann. Pourquoi ne possède-je pas ce livre essentiel, alors que depuis plus de trente ans je m'intéresse à la pensée de ce luthérien de grande dimension ? C'est Paul Ricoeur qui, en 1968, avait préfacé cette traduction du Jésus qui date de 1926, à laquelle le Seuil avait joint la traduction d'un texte plus récent (1958).

Il me semble que c'est le meilleur Ricoeur qui s'exprime ici, le plus aigu, le plus informé, le plus exigeant. Sa lecture de Bultmann suppose une parfaite connaissance de sa pensée mais aussi de l'environnement intellectuel à partir duquel elle s'est formée et précisée. Sa culture théologique lui permet la plus longue perspective. La question herméneutique est déjà posée par Paul, elle se complexifie avec les Pères de l'Église, elle prend un caractère radicalement nouveau avec la modernité, car avec elle une distance s'est creusée entre la culture contemporaine et "le lieu originel du premier témoignage". Cette distance existe dès l'origine, c'est-à-dire dès que l'événement est assumé par une confession de foi qui le traduit dans son langage, mais elle nous apparaît, deux mille ans après, avec toute l'évidence de l'écart de la culture de type scientifique.

Sans vouloir entrer techniquement dans la discussion de l'herméneutique de Bultmann, celle qui passe par ce qu'il appelle démythologisation, je vais droit à la profonde remarque critique de Ricoeur. Je simplifierai le cheminement de la pensée, en formulant ainsi mon interrogation : qu'y a-t-il au terme de la démythologisation, c'est-à-dire du processus de dépouillement qui consiste à remonter à la pure transcendance de l'expression divine ? Il faut aller au-delà des images même si nous les utilisons de façon illusoire. Nous parvenons alors, ou devrions parvenir à "des énoncés de pure foi" qui s'exprime dans une attitude de pure disponibilité qui est celle de la foi. Nous sommes alors dans un registre typiquement protestant et luthérien. "Finalement, le noyau non mythologique est constitué par l'énoncé de la justification de la foi, qui apparaît comme l'évangile dans l'évangile. En cela Rudolf Bultmann est foncièrement luthérien, kierkegaardien et barthien".

Ricoeur qui est protestant profond et se reconnaît évidemment dans cette culture et cette praxis théologiques n'en prolonge pas moins le débat, en y apportant une objection que l'on pourrait dire typiquement catholique. "La théologie protestante a cru pouvoir faire fond sur la relation personaliste théocentrique qui échapperait aux difficultés de la théologie naturelle du catholicisme, considérée comme une hypostase de la cosmologie. Mais peut-on entreprendre une réflexion critique sur l'usage de l'analogie, dans cette transposition du toi humain au toi divin ? Quel rapport l'analogie entretient-elle avec l'usage symbolique du mythe et avec le concept limite du tout autre ? Bultmann semble croire qu'un langage qui n'est plus "objectivant" est innocent. Mais en quoi est-il encore un langage ? Et que signifie-t-il ?"

Je ferai à partir de là deux remarques. 1) Toute herméneutique trouve sa limite dès que l'on butte sur l'impossible exigence nietzschéenne selon laquelle il n'y aurait plus que des interprétations et non des faits. Sans les faits, l'interprétation est vide. Sans interprétation les faits ne révèlent ni leur profondeur ni leur signification. Personnellement je récuserai donc toute démythologisation des évangiles, car sans le sol indubitable du témoignage des apôtres et des disciples, les interprétations sont délestées de tout poids de réalité et de vérité. La réalité en l'espèce c'est le Christ Jésus, celui qui s'est donné à voir, à entendre, à toucher.

2) Ricoeur vise Bultmann à la fine pointe de son herméneutique dans ce reste ultime qui apparaît dès lors que la démythologisation a fait son œuvre. Il reste ces énoncés de pure foi, indépendants de toute représentation purement humaine. Mais en tant qu'énoncés, ils ne sont pas moins portés par un langage dont il y a lieu de s'assurer de la validité. Impossible d'échapper à l'ontologie et à l'analogie. C'était le grand sujet de controverse entre le protestant Karl Barth et le catholique Hans Urs von Balthasar, ce dernier montrant toute la pertinence théologique de l'analogia entis. Dans la querelle, Ricoeur penche pour Balthasar et démontre à Bultmann qu'il n'échappe pas à la question de l'être, telle que Martin Heidegger l'a faite ressurgir. Dieu sait si Bultmann, si proche de l'auteur de Sein und zeit, devait être sensible à l'argument ! " Cette enquête sur l'être, fichée dans cet être que nous sommes et qui fait de nous le "Là" de l'être, se trouve en quelque sorte court-circuitée chez Bultmann. Du même coup est manqué le labeur pensé-rêvé à cette enquête "

A l'être se rattache le langage, "la venue de l'être au langage". Ici la théologie est intimement associée à la philosophie. La théologie ne saurait s'accorder à un pur nominalisme, renvoyant à une pure attitude morale. Elle exprime la parole de Dieu, une parole qui existe face à nous de

toute la force de la Révélation en Jésus-Christ. Parole compréhensible, interprétable parce qu'il est sorti de la bouche même du Verbe incarné.

29 juin

Saints Pierre et Paul. Jour pour les ordinations. Depuis le TGV qui m'emmène à la fête du livre de Nice, une pensée pour toutes les cérémonies qui se déroulent dans les cathédrales de France et du monde. En est-il de plus belles ? La grande prostration pendant la litanie des saints, l'imposition des mains par l'évêque rejoint ensuite par l'ensemble du presbytère ? C'est dû à une surhumaine beauté. Il faut avoir vu cela pour comprendre la grandeur et la gloire du sacerdoce. Et sans doute aussi pourquoi l'Eglise latine est si attachée à sa tradition : le long noviciat du séminaire, le célibat consacré...

J'ai lu du livre de Dominique de Villepin et l'ai écouté avec intérêt à Campus, l'émission de Guillaume Durand. Nous avons affaire à un littéraire passionné de poésie et dont l'éloignement de la France (à cause de la carrière de son père) a produit cette passion pour le "mythe national" dont la littérature dessine la magie. De là cette écriture emportée, criblée d'images. Comme le dit Orsenna, il abuse parfois de la métaphore. La lecture n'en est pas facilitée, en ce qui concerne l'essai qui exige habituellement une certaine sobriété. Mais au total, je ne suis pas mécontent que le Quai d'Orsay soit dirigé par un personnage habité par un certain rythme, un certain mythe. Sur le fond, je ne suis pas persuadé d'une grande originalité. Dominique de Villepin est cultivé, parcourt l'histoire avec gourmandise, définit avec bonheur quelques traits du caractère français, esquisse une analyse intéressante du fléau de l'esprit de cour dans ses prolongements actuels. Il n'en est pas moins un modéré qui voudrait négocier au moindre risque tous les défis : libéralisme, mondialisation, Europe. Ce qui me plaît aussi, c'est le sens du politique dont l'ambition est modeste mais indispensable. On s'est moqué de son rapprochement des expériences Maupeou et Juppé. Pourtant, ce furent deux échecs, exemplaires à leur façon.

C'est vrai que le fait d'être invité à un salon du livre fait de vous un privilégié. Surtout quand la ville d'accueil a un certain prestige, mais ce qui est le plus précieux dans tout cela, ce sont les rencontres : avec le public, avec les amis retrouvés, avec de nouveaux visages. Des liens se créent, parfois des amitiés se nouent.

1er juillet

De ces trois jours passés à Nice, je suis bien en peine de donner une idée unifiée tant ils se fragmentent en une multitude de rencontres singulières, de retrouvailles, parfois de découvertes inattendues. Exemple : cette universitaire qui a publié un ouvrage sur les mineurs et avec qui la conversation s'étend durant tout un repas. Nous parlons du rôle du parti communiste, de Maurice Thorez et de ses origines minières. Elle est intéressée par la figure de Roger Pannequin que j'ai suffisamment bien connu pour en faire un rapide portrait. Cet ancien dirigeant du Parti était typiquement un "homme des masses", venu de la base ouvrière, et formé à la rude école de la Résistance armée. Le cas de Madeleine Delbrel à Ivry intéresse d'autant plus mon historienne qu'elle connaît le milieu. Les liens privilégiés de Madeleine avec Raymond Gosnat, maire d'Ivry, l'incitent à s'informer.

La conversation se prolonge sur d'autres sujets, notamment le célibat ecclésiastique. Joachim Boufflet intervient aussi, avec sa compétence hagiographique. Nous parlons d'économie avec le mari qui est professeur à la Sorbonne.

Autre rencontre sympathique avec plusieurs amis parisiens rassemblés pour l'occasion. Joseph Macé-Scarron, responsable des pages Débats du Figaro, qui me parle précisément de ce Journal dont il a lu des extraits, je crois sur le site internet de France Catholique. Jean-François Colosimo qui quitte les éditions Jean-Claude Lattès et m'invite à réfléchir à un futur livre où je ferais en quelque sorte le récit de l'histoire intellectuelle des trente-cinq dernières années. Il pense, en effet, que je devrais mettre à profit tout ce que j'ai emmagasiné au cours de centaines de chroniques. Peut-être le projet fera-t-il son chemin ?

J'ai été aussi heureux de retrouver Elisabeth Lévy, dont j'apprécie le tonus et le courage, et qui me paraît prête pour de nouveaux défis. De sa vive critique des maîtres censeurs, elle déduit la nécessité d'une liberté d'esprit pour penser l'avenir qui se profile. La formule sapientielle très bien à la configuration énigmatique du présent à tous points de vue. Un certain désarroi à gauche est significatif. Pas seulement parce que Lionel Jospin a été battu. Il faut repenser à



frais nouveaux une situation qui résiste aux analyses trop lisses. La droite aussi a besoin de déclivités originales. L'effort de Villepin va dans le sens d'un monde qui s'offre à comprendre et se dérobe. Jean-François me cite un conseiller du Président très désireux de nourrir sa pensée au contact de gens qui réfléchissent hors des cadres convenus. Parmi les rencontres de Nice, celle avec le pasteur Gaston Claudel m'a particulièrement touché. Me voilà donc engagé sur un terrain œcuménique puisqu'articles et livres, me dit-il, participent à des échanges entre chrétiens. Le pasteur est un lecteur attentif de France Catholique. Il est présent sur tous les terrains pour venir en aide aux détreffés. Il m'offre son livre Les enfants sous la lune qui explique son itinéraire de serviteur de Dieu et de ses frères.

4 juillet

Finies l'écrasante chaleur provençale et les heures brûlantes de Nice. Le ciel maussade de la région parisienne invite à un autre climat intérieur. Le méridional Marcel Jullian me rappelle toutefois quelques-uns des moments passés ensemble. Étonnant Marcel, jamais rassasié de sa propre conversation qui jaillit comme d'une fontaine qui ne se tarit pas. Alors que nous traversons la capitale, il me raconte son dîner avec Charles Aznavour. Près du Pont-du-Gard, me semble-t-il. Mais qui ne connaît-il pas, lui qui a parcouru les mondes de l'édition, du cinéma, de la télévision ? J'ai l'impression que mes enfants, à qui je l'ai présenté à Nice, sont beaucoup moins impressionnés par le fait qu'il a édité le général De Gaulle que par La grande vadrouille où se reflètent toute sa malice et une gaieté qui fait son charme. Nous n'avons pas assisté de la même façon à l'inauguration de la grande bibliothèque de Nice. La municipalité a eu l'excellente idée de lui donner le nom de Louis Nucéra, un bon écrivain dont la gentillesse naturelle était évidente à ses lecteurs comme à ceux qui le rencontraient.

Louis Nucéra est mort peu de temps après le festival de Livre de sa ville natale, il y a deux ans. Il était parti à bicyclette dans la campagne lorsqu'il fut fauché par une voiture. Je l'ai donc vu quelques jours avant sa mort, puisque j'étais présent à ce festival. Si j'ai osé l'aborder, je lui aurais parlé du goût que je partageais avec lui pour le Tour de France, en lui confiant combien j'avais goûté son petit livre sur René Vietto paru au Sagittaire dans les années soixante-dix, lorsque Gérard Guégan avait relancé cette filiale de Grasset.

Marcel Jullian faisait partie des "officiels", lorsque le samedi 29 juin, la bibliothèque Louis Nucéra a donc été inaugurée par le nouveau ministre de la Culture, Jean-Jacques Aillagon. C'est alors, me raconte-t-il, qu'il est tombé sur le dessinateur Folon, dont il avait utilisé les services lorsqu'il était directeur d'Antenne 2. Pour ma part, j'ai assisté à la grande réception du soir, sur la terrasse au-dessus de la bibliothèque. Il y avait là sans doute plus deux mille invités et un buffet bien garni pour leurs estomacs. Pas trop de bousculades. Je retiens du discours du premier magistrat de la ville que Nice souffre d'être la cinquième ville de France sans être capitale régionale. Elle en serait désavantagée pour ses investissements dans le domaine culturel. Mais comment ne pas saluer la création de ce nouvel espace qui contient plus de 300.000 ouvrages ? Il faut souhaiter que cela serve la cause du livre et de la littérature, tandis qu'on se plaint partout de l'appauvrissement du français et des carences de l'enseignement. Cette promotion de la culture s'opère sous le signe d'un certain modernisme - faut-il dire agressif ? Je ne me sens pas agressé par l'impressionnante tête au carré qui se dresse comme un fanal à l'entrée de cette montée en terrasses sous laquelle est construite la bibliothèque. La tête au carré est une sorte d'immense sculpture où se dessine un menton surmonté d'un fort cube de béton. Il y a, au sein de ce cube, quatre étages organisés pour la réserve des livres... Ce symbolisme laisse rêveur au cœur d'une ville que l'on disait plutôt destinée au farniente. Une ville qui a aussi son vieux quartier plein de secrets, de jolies églises baroques. Ce n'est sans doute pas la ville de France que je préfère, mais j'aime certaines de ses rues, de ses places, construites, dit-on sur le modèle de cette superbe ville qu'est Turin. Chez Bartillat, un de mes éditeurs, je recueille les écrits autobiographiques de Goethe, parus l'an dernier, avec une préface de Jacques Le Rider. Je me suis intéressé au Goethe romancier de l'amour, il y a trois ans lorsque je réfléchissais à l'amour en morceaux. Le regard historique du mémorialiste ne manque pas d'intérêt. Notamment sur la Révolution française dont il n'est pas du tout admirateur. Goethe est l'homme des Allemands. Il se méfie aussi bien des Habsbourg que des Prussiens. Mais alors pourquoi son admiration pour Napoléon ? "Goethe n'a guère de sympathie pour Napoléon politique et chef de guerre, mais il admirait en lui le génie et la force de la nature. De plus, il savait gré à l'Empereur d'avoir ramené la paix durant une décennie en Europe, d'avoir mis fin aux troubles révolutionnaires et d'avoir fait preuve de

mansuétude envers le duché de Weimar... "Jacques Le Ridder marque bien ainsi l'aspect contingent de cette sympathie, les dix ans de paix coincident avec l'épanouissement du classicisme de Weimar" alors que Goethe travaille étroitement avec Schiller. Mais il faut élargir les perspectives. Goethe, dans la période fatale à l'Empereur, n'accepte pas l'écrasement de la France, il veut ménager Napoléon, préserver l'équilibre des puissances. Il n'a que méfiance à l'égard du nationalisme allemand et même d'un libéralisme démocratique qui évoque pour lui le désordre de la Révolution.

Il n'en reste pas moins qu'il demeure le plus irréductible des admirateurs de l'Empereur, victime en partie du despotisme de la mémoire qu'un mythe fait subir à la postérité. Curieux ! Google me ramène à Marcel Jullian par l'intermédiaire de Napoléon... Il m'a, en effet, confié qu'il travaillait à une pièce de théâtre sur l'Empereur à Sainte-Hélène, à partir de documents inédits accréditant l'hypothèse d'un empoisonnement par l'arsenic ! Cela me rappelle qu'il y a une vingtaine d'années j'avais interrogé Jean Tulard pour Le Quotidien de Paris sur ce sujet précis.

6 juillet

Mort de Michel Henry, l'un des grands philosophes de ce temps. Dans son hommage, du Monde, Roger-Pol Droit insiste sur l'importance de l'auteur de L'Essence de la manifestation, mais fait des réserves sur ses derniers ouvrages "marqués par une apologie quasiment mystique du christianisme". Sont-ils dans la continuité de son œuvre ou instaurent-ils une rupture de sa pensée ? Pour moi la continuité ne fait aucun doute. D'ailleurs toute la phénoménologie telle que Michel Henry la repense, en prenant ses distances avec Husserl et Heidegger, constitue le préalable obligé à sa réflexion ultérieure sur la Révélation du Verbe incarné et sur l'Incarnation elle-même. Sans doute le philosophe s'avance-t-il alors sur un terrain que ces collègues n'ont pas l'habitude d'explorer, à moins qu'ils ne s'y refusent par méthode ou par préjugé. Mais l'itinéraire de Michel Henry a une cohérence intérieure profonde que ne reconnaissent pas ceux qui lui refusent l'exploration ultime, celle du sujet dans sa rencontre avec la manifestation de Dieu dans la chair.

C'est vrai que l'homme était modeste et qu'il n'a pas eu recours aux moyens de la utopromotion médiatique. Pourtant il avait connu le succès littéraire avec L'Amour les yeux fermés qui avait obtenu le prix Renaudot. Mais son extériorité par rapport aux milieux parisiens avait pour sanction cette solitude où il a mûri ses travaux. N'avez-vous pas été trop timides, nous qui l'apprécions, pour le faire connaître en dehors des cercles des spécialistes qui le lisaient ? C'est parfois la difficulté des publicistes dans mon style, dont l'attention se trouve nécessairement dispersée par une actualité multiple.

J'ai d'autant plus de contrariété à évoquer une défaillance que des liens de proximité s'étaient immédiatement établis avec Michel Henry, lors d'une rencontre, un dimanche de juin, non loin de la Mutualité. Il connaissait bien le quartier pour l'avoir fréquenté durant l'Occupation, alors qu'il avait des activités de Résistance. Il m'avait remercié de mes articles sur lui par des lettres d'une parfaite courtoisie. Il m'aurait fallu plus de temps pour prolonger mon étude sur son œuvre et en tirer toutes les conséquences. Mais justement, l'œuvre restera dans toute sa densité pour susciter un approfondissement, retenir l'attention de nouvelles générations philosophiques... et théologiques.

En y réfléchissant très rapidement, il apparaît que l'effort de Michel Henry a consisté à réinterpréter totalement le socle de la culture contemporaine du point de vue d'une phénoménologie de la vie. Qu'il s'agisse de Marx, de Freud, de Husserl et de Heidegger, c'est toujours la réappropriation par le sujet vivant de lui-même, contre toute réduction idéaliste ou autre. In fine, il y a la certitude que Dieu, révélé en Jésus-Christ, est la vie en plénitude.

8 juillet

Robert Maggiori, dans Libération n'a pas les inhibitions de Roger-Pol Droit. Il n'hésite pas à souligner le sens total d'une œuvre, qui centrée sur la question C'est quoi, au fond la vie ? trouve la réponse ultime et décisive dans la révélation du Verbe incarné. D'une phrase, il définit ce qu'est la vie pour Michel Henry : "La vie se prouve elle-même, sans médiateur, sans que se creuse en son sein un écart qui la séparerait d'elle-même et qui laisserait naître l'espace d'un regard capable de la pénétrer ou de la voir dans un dehors" quel conqua, un

objet quelconque. La vie est étrangère au monde, "à cosmique" : elle est l'invisible substance de la subjectivité, pure "effectivité", "passivité", tel les qu'ils se manifestent dans la preuve concrète de soi, dans l'alternance infinie du Jouir ou du Souffrir."

Je suis persuadé, quant à moi, qu'il y a là un chemin royal pour la pensée et la théologie et que l'auteur de l'Incarnation a su ressaisir dans la pensée chrétienne la différence qu'elle instaure avec l'hellénisme, en ce qui concerne la Chair. Peut-être, en achevant mon essai, commencé l'été 2001, sur la nouveauté du Christ, serai-je en mesure de progresser sur ce terrain, en me confrontant avec la pensée de Michel Henry. La nécessité de creuser en ce sens est d'autant plus importante que l'intérêt pour l'anthropologie est direct. Seul le Christ nous permet de comprendre ce qui est en l'homme. Mieux encore, ce qu'est l'homme.

Il m'a bien fallu retrouver le dernier livre de Michel Henry, et dès l'introduction - je m'aperçois que je l'ai soigneusement étudié - se dresse l'affirmation centrale. La venue du Christ dans notre chair constitue le premier article de la foi christologique. Elle a pour corollaire la définition de l'homme comme chair, à l'encontre de tout hellénisme philosophique. Car la parole ne dit pas que le Verbe a pris condition d'homme et que, à cette fin, il s'est pourvu, entre autres attributs humains, du né chair. La Parole dit qu'il "s'est fait chair", et que c'est pour cela en vérité, dans cette chair et par elle, qu'il s'est fait homme."

C'est là toute la révolution chrétienne, car pour la Grèce, la chair ne définit que l'animalité. De ce point de vue, tout au long de l'histoire du christianisme, nous assistons au retour du refoulé grec. L'affirmation et la glorification chrétienne de la chair ne passent pas. Elles sont insupportables à qui ne supporte pas la finitude, les limites, la souffrance et la condition mortelle. D'où le retour continu de la gnose dont la proposition première est le discrédit de la chair. Pour les gnostiques, ainsi que le montre Hans Jonas, la condition charnelle n'est que le stigmate du né défaite divine, alors que pour le christianisme, cette condition est le lieu et la matière de la théophanie définitive.

Michel Henry, le plus modeste des penseurs, pourrait bien être le plus perturbateur de tous. Il perturbe la bonne conscience agnostique et athée, persuadée que la théologie a épuisé sa force. Il perturbe aussi les chrétiens qui sont par lui sommés de réfléchir à frais nouveaux sur le contenu de leur foi, en leur désignant des modes d'ap proche qui leur sont étrangers. Hors des sentiers battus, ceux ressautés par la médiocrité contemporaine, il impose de revenir aux questions centrales. Oui, je suis persuadé que Michel Henry est un penseur à venir. Il nous sortira de nos conformismes, de nos sommeils paresseux, pour nous confronter à la pureté de la Révélation.

Faut-il que j'intervienne dans Le Figaro sur l'avenir du groupe La Vie ? On me presse de le faire, eu égard au patrimoine qu'il représente. Mais, par ailleurs, j'ai souvent été en délicatesse avec ce groupe, polémique, parfois vigoureusement, contre certaines de ses positions et de ses prétentions. Mais l'enjeu dépasse ma propre situation, odieuse au regard de beaucoup de collaborateurs de ces journaux que j'ai malmenés. Par le jeu des cessions d'actions, peut-on accepter que tout ce patrimoine revienne à des gens qui y sont sans doute indifférents ? Mais alors, comment procéder ? Suffit-il de reprendre le fil de l'histoire, raconter les fondations, rappeler quelques-unes des grandes figures du siècle passé ? On pourrait aussi me le reprocher, car ainsi je risquerais d'accuser le contraste avec l'aujourd'hui du groupe. Il ne faut pas tout dépeindre en noir, car même en son sein, j'ai quelques amis, des gens avec qui je partage l'essentiel.

Finalement, je m'autorise cette évocation qui doit beaucoup aux souvenirs que m'ont racontés le père Bro. Elle paraîtra dans le Figaro daté du 13-14 juillet. C'était dans un autre monde, peut-être dans une autre vie... Quoique le lieu " magique " existe toujours. Chaque lundi - hormis. Les périodes de congés - avait lieu un déjeuner qui réunissait, au restaurant Le Petit Riche, le directeur d'un grand quotidien du soir qui, à l'époque, était installé non loin de là, rue des Italiens, ainsi que le directeur d'un hebdomadaire catholique installé boulevard Malesherbes. Ces deux personnages importants en retrouvaient un troisième, revêtu de la robe blanche des fils de saint Dominique. Se joignaient à eux, dans une petite salle à manger discrète du restaurant, deux ou trois habitués, amis et collaborateurs. Parfois un invité supplémentaire était convié à enrichir la conversation. Christian Beullac, Jacques Duhamel, Edgar Faure, Françoise Giroud comptèrent au nombre de ces élus.

On peut parler d'institution à propos de ces déjeuners, puisqu'ils eurent lieu au long de quatre décennies. Et on conçoit qu'ils purent exciter l'imagination. Que pouvait-il s'y tramer ? Jean Madiran, figure de proue de la droite catholique, dénonça un complot progressiste d'envergure. L'alliance d'Hubert Beuve-Méry avec Georges Hourdin n'était-elle pas significative de la dérive du catholicisme français vers la gauche ? Une gauche anticolonialiste, procommuniste,

antiromaine... Il faut dire que les combats faisaient rage alors et que les déchirements civiques avaient leurs prolongements et leurs correspondances! dans les diverses familles spirituelles. Mais, avec le recul du temps, il convient de nuancer le tableau. Beuve-Méry et Hourdin étaient des personnages fort différents et il est arrivé plus d'une fois que leurs tempéraments et leurs désaccords idéologiques les opposent. Le premier, parfois, était exaspéré par le second qui lui inspirait alors une de ces formules brèves et un peu cruelles dont il avait le secret.

Au fond, ce n'était pas à cause du directeur de La Vie que Beuve était fidèle aux déjeuners du lundi. C'était à cause du père Boisselot, la troisième figure du Petit Riche. Ce dominicain de bonne tradition avait été à l'origine des éditions du boulevard Malesherbes avec quelques autres. Si Georges Hourdin s'était retrouvé, par la suite, à la tête du groupe, c'est parce qu'il avait recueilli l'héritage. Avant de mourir (en 1964), le père Boisselot avait confié à son jeune confrère, le père Bernard Bro, le soin de prolonger sa présence hebdomadaire. C'était à cause de Beuve-Méry qui avait besoin de ces rencontres confiantes avec un religieux qui avait un souci spirituel toujours en éveil. Pendant quelque vingt-cinq ans encore, la tradition se perpétua. Que l'on ne croie surtout pas qu'un conformisme de style progressiste chrétien s'imposait dans les conversations. A ce moment de contestation postconciliaire, on échangeait franchement et le directeur du Monde, qui avait été reçu deux fois longuement par Paul VI, n'était pas disposé à avaliser tout un discours acerbe contre le pape et ses adjoints. L'historien André Latreille et le philosophe Jean Lacroix, qui participaient aux agapes lorsqu'ils passaient par la capitale, n'auraient pas été les derniers à protester contre les idées toutes faites et les procès unilatéraux.

Hubert Beuve-Méry et Georges Hourdin sont maintenant passés sur l'autre rive. Les publications dont ils furent responsables ont poursuivi leurs trajectoires avec des bonheurs divers. Beuve se reconnaîtrait-il dans " son " quotidien ? Laissons la question son énigme, sans méconnaître toutefois ce qu'il y a d'irréductible dans l'éthos d'un chacun. Ce qu'il y avait de janséniste chez le fondateur du Monde serait courroucé sans doute par le néopuritanisme très tendance qui concilie, selon de mesures indiscernables, permissivité et hypermoralisme. Le libéralisme libertaire, ce n'était ni sa famille d'esprit ni son appétence. Quant à Georges Hourdin, ce démocrate-chrétien sentimental, nul doute qu'il serait profondément inquiet quant au devenir de son groupe de presse. Et il n'est pas sûr qu'il discernera dans le projet de rachat de ses publications l'épilogue providentiel du long compagnon nage du Petit Riche.

La logique des concentrations économiques et des stratégies managériales est-elle toujours compatible avec la logique des héritages profonds ? On peut certes en discuter, mais il existe tout de même des critères de discernement qui s'opposent à trop de brouillage des idées et des valeurs. Est-il outrepassant d'espérer que la spécificité d'une famille spirituelle sera respectée à travers une formule pratique, qui accorde vraiment les convictions exprimées par des journalistes et celles des détenteurs du capital ? En émettant ce vœu on se contente de plaider pour une certaine cohérence, et plus encore - ne craignons pas les mots un peu solennels - pour une certaine liberté de l'intelligence et de la foi. Les convictions les plus enracinées ne peuvent se passer des médiations les plus matérielles, y compris capitalistes, pour émerger sur la surface sociale où elles acquièrent visibilité et force de proposition. Il faut donc trouver les moyens modernes de la liberté de l'esprit.

Mais celle-ci est exigeante et elle détermine la nature de ces moyens qui doivent être homogènes à sa déontologie. La gestion d'un groupe de publications chrétiennes n'est pas compatible avec n'importe quelle formule de neutralité affichée. Il a besoin, croyons-nous, d'une complicité totale de la part de ses propriétaires et de ses gestionnaires. Aussi doit-il être possible de plaider en faveur de la continuité des héritages. Il ne s'agit ni de nostalgie ni de fixisme, mais de fidélité créatrice. Georges Hourdin avait été lui-même délégué à ce type de fidélité lorsqu'il avait repris la charge d'une histoire qui avait commencé dans les années 20 du siècle précédent. La Vie catholique, dirigée par Francisque Gay jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, affichait déjà fièrement une sensibilité propre à la gauche catholique. Lorsque le père Bernardot reprendra le projet, il voudra l'enraciner toujours aussi profondément dans une réflexion croyante. Aussi ses successeurs dominicains, comme les pères Goubillon et Boisselot, en connivence avec Joseph Folliet et Mme Sauvageot, purent-ils s'engager dans l'aventure d'après-guerre dans une même perspective d'apostolat et de responsabilité civique.

Sans doute l'engagement se vit-il au péril de la mésentente avec le plus prochain. La sensibilité du groupe de La Vie ne naît pas exclusive des autres sensibilités chrétiennes. La crise de civilisation des années 60 allait entraîner nombre de drames intimes et de choix collectifs qui engendrèrent une tentation à confessionnalisation. Certains se satisferaient sans doute du parachèvement d'un processus mettant fin à l'idéalisme qui justifiait l'aventure. Mais un tel

parachèvement ne saurait se justifier .par le recours au souvenir d'Hubert Beuve-Méry. Le fondateur du Monde était le plus farouche des promoteurs de la liberté de la presse et son amitié indéfectible pour la famille dominicaine, qui créa les publications du boulevard Malesherbes, en aurait fait le plus engagé des avocats en faveur d'une presse chrétienne. Celle qui, défiant ses convictions tous les aléas de la mode, rappelle les exigences pascaliennes du cœur et de l'ordre de la Charité.

De Michel Rocard, dans Le Monde (9 juillet) : "C'est à Kautsky, Guesde, Lénine et quelques autres que nous devons la trahison de l'œuvre de Marx et sa transformation en une vision totalement étatisée et exclusivement quantitative et financière de la société à construire." L'ancien premier ministre a-t-il lu les deux gros volumes de Michel Henry sur Marx ? Je ne connais aucun travail équivalent et qui réponde aussi exactement à ce que Rocard dessine en négatif. Car Michel Henry nous révèle un Marx complètement étranger au marxisme que nous avons connu, et dont le souci exclusif est précisément d'aboutir à une conception pleinement humanisée de l'économie et des rapports sociaux. Le marxisme est l'ensemble des contresens qui ont été fait sur Marx." Cette abrupte formule révèle l'ampleur de la remise en cause accomplie par Michel Henry qui note aussi que les textes proprement politiques de Marx ont conduit à une simplification qui ne rend pas compte de l'ampleur d'une pensée, et surtout de son véritable contenu.

Mais voilà, c'est l'impudence - géniale sans doute - du marxisme imaginaire d'Althusser qui a été retenue. Il est vrai que les livres de Michel Henry sont postérieurs à la fortune des divers marxismes imaginaires dénoncés par Raymond Aron. Mais combien de marxistes patentés se sont-ils intéressés à cette relecture exigeante ? Mais Raymond Aron lut-il cette analyse ? Quel aurait-il pensé ?